D'honteuses sacralités

Pour des gens qui aiment faire le bien en retour,

Pour des gens comme leur bien leur avait été fait,

Ce bien, appartenant déjà à ceux qui recours,

C’est de fait un droit savoureux que ce bien en fait !

Ce bien, qu’on pense jamais pouvoir arriver au bout,

Un bout incertain dépendant toujours de la mort,

Que l’Un envoie avecque décret connu tout à coup,

Un décret préservé dans la Tablette de sort.

Une vérité existante pour tout le monde.

Acceptons le Vrai pour venir au commun,

Sans associer à Lui tout un chacun et un monde,

Le Vrai-Vivant existant au nombre d'Un.

Et ceux qui refusent d'accepter alors je n'adore point,

Ce que vous adorez en dehors du seul Vrai-Vivant,

En dehors du Premier, Dernier, Visible, Caché, Un;

Acceptons le message de l'illettré évidant.

Miséricorde pour ceux qui espèrent rencontrer,

Leur Seigneur pour un jour qui aura lieu sans aucun doute,

Sans doute aucun montrant ce que les gens ont préparé,

Rétribuant pour l'acquis toute âme en mesure toute.

Par AMAEV Artur

AUBE

> “Et mon conseil ne vous profiterait pas,
> au cas où je voulais vous conseiller,
> et que Dieu veuille vous égarer.
> Il est votre Seigneur, et c'est vers
> Lui que vous serez ramenés.”

Louange au Seigneur de l’univers, ainsi que Sa paix et bénédiction sur son dernier messager.

La plus grande hypocrisie de l’humanité est la mortalisation de la subconscience du Vivant; l’idée selon laquelle on devrait vivre un semblant d’inexistence de Dieu, alors qu’Il est Celui qui voit tous les mouvements, entends toutes les paroles; Celui qui m’observe à l’instant de l’écriture et sais que je suis en train d’écrire sur sa vivacité, savait hier et avant-hier que je serais à ce moment même, à cette instant précis entrains d’écrire ce “mot”; on ne serais le devancer car mon existence même se trouve scellée en moindre détails de l’avenir et passé. L’éditeur est voué à recevoir ce travail qui est le mien, si tel est le décret qu’il doive lui parvenir, et qu’il ne m’est réservé quelque arrivée soudaine de l’ange pour me retrouver de l’autre côté du monde réel, duquel ô combien sont sans savoir et trompé ; quel doit être la réaction de l’éditeur et du lecteur en train de lire ce que j’écris dans un passé pour eux déjà – si tel est qu’il leur parviendra – fini, toutefois présent pour moi en l’instant de mon écriture, à dire encore que Celui qui me voit présentement – pour eux déjà dans un passé que j’écris – les vois aussi en ce moment même, et qu’Il sait même en mains de qui cette écriture parviendra et dans les mains de qui elle se trouve à être lu maintenant en étant vu par Celui qui me voyait; Celui qui me redonnera l’âme après qu’Il me la retirera, tout comme à Celui qui est vu maintenant alors qu’il le renie; Lui qui a permis au lecteur de pouvoir être habillé comme il est, et sous toit comme il est, et avec présence de nourriture comme il est, et en capacité d’articuler ces mot que j’écris et de les comprendre maintenant même; ces lecteurs et éditeurs qui sont du même père et mère en descendance que moi indépendamment de leur croyance, qu’ils le veuille ou pas, sont sous le regard de Celui qui sait que j’écris et que vous lisez en deux temps déjà ou pas différent peut-être même de centenaire et millénaire, si tel est le cas que cette terre doit encore vivre une telle espérance de vie, mais quelle sera la destinée de ceux qui renie Celui qui les voit s’ils mourrons dans tous les cas, et qu‘Il les ravivera dans tous les cas pour accomplir son décret? Toi, ô lecteur, qui lit ceci du même père et mère de descendance, nous voilà entrain de vaquer tous deux à notre affaire, moi j’écris, toi tu lis et Lui nous voit et nous entends écrire et lire; nous sommes tous deux voué à cette ressuscitation d’âmes premières et dernières; la rencontre des époques et des ères en cette instant d’écriture et de lecture se pouvant nous apparaitre par la première instance qui est celle de l’arrivée de l’ange de la mort; voilà que

j'écris et je parviens de terminer cette phrase qu'elle ne m'est pas encore venu, et peut être même que tu te trouves dans un futur en train de lire ceci sans qu'il ne parvienne en cette instant, cette passage de lecture, mais combien de passages et instant avant la vraie arrivée, avant celle qui sera sans doute, après laquelle on verra cette masse des ressuscités? Toi et moi qui écrivons et lisons, nous voilà tout deux concernés par la question de la mort et du Vivant. En interrogatoire de notre âme à tout deux ; me voilà encore écrivant sans qu'elle ne me soit encore parvint, sans que je sois encore amener vers cette sous terre de froideur, sous laquelle je me retrouverai seule et toi qui lit aussi; mais je ne parviendrai plus à toi en quelque mot, ou quelque portée; nous serions tous deux des âmes éparpillées sur cette vaste terre; moi... je viens de pleurer un moment avec compression de poitrine à l'idée que notre Seigneur tous deux nous voit et nous sommes entrains déjà d'entrevoir nos emplacement terrestres sous terre... je reviens alors pour continuer sur la suite du mot moi; je disais, moi je serais ou peut être en ton instant suis déjà sous terre de froideur auprès d'une terre sylvestre, ou à côté de cette falaise gigantesque quelque part frapper par les vagues de l'océan, ou sur cette île déserte dont personne ne connais l'emplacement, ou dans une simple cimetière morose comme la plupart des gens; voilà que j'écris est qu'il ne m'est pas encore arrivé écrivant. Et toi alors, dans aussi un de ces lieux lointains de mon corps refroidit sous terre, aussi refroidit sans plus personne à nous adresser si ce n'est que Celui qui était toujours là ; en ces instants de nos lectures et écritures que nous nous décrivions déjà en ces lieux, et en présence de qui nous nous trouvions à être observé ; Il me voit maintenant et l'ange ne m'est pas encore venu... Celui à qui on peut s'adresser en l'instant du moment réel et en l'instant de nos vies avec tout demande qui puit nous venir en tête. Voilà, ô lecteur, que j'écris que l'éditeur se pose des questions sur le sens de ce que j'écris, si ce que j'écris vaut la peine d'être mis en lumière et que j'écris sensément de quelque sujet qu'il y ait ; j'ai pu terminer ma phrase sans qu'Il ne me l'envoie... Mais pourquoi se devrait-il que tu doives partir en l'instant d'écriture ? Es-tu de quelque maladie atteint ou recherché par quelque personne qui pourrait s'abattre sur toi à tout instant ? Tu te poses des questions peut-être ? Voilà que je suis en train d'écrire encore à l'instant sans que... La santé n'a rien de son mot dans l'arrivée de la mort, elle est une création du Vivant créée pour nous éprouver lecteurs ; elle ne vient que par le décret du Vivant, pas par maladie ou pathologie ou infection ou autre, mais par simple détermination... j'écris encore... elle vient donc par décret divin. Pourquoi t'es-tu déconcentré en lecture de mon écriture alors qu'Il est le Vivant ? N'entends-tu pas que je dis qu'Il nous voit et entends ? Voilà que je parviens de terminer ma phrase.... Ne fait pas de ton oreille et de ton œil un simple objet d'existence sans qu'ils ne te soient profitable ! Si je dis que le Vivant nous voit... j'essaye de terminer ma phrase avec le regard lourd qui pèse sur moi... si je dis que le Vivant nous voit... voilà encore une fois je ressens une lourdeur de regard fixant... Si je te dis ô lecteur qu'Il nous voit tous deux, ça veut dire qu'il est le Créateur de toute chose qu'on entends et de toute chose qu'on voit. J'ai dû me lancer à terre en prosternation pour ce regard du Vivant; Celui qui a envoyé ce découpeur de la mère en deux par Sa permision, de celui qui est monté sur cette Arche et voguait par Sa permission jusqu'à ce qu'elle s'arrête ou Il décréta qu'elle s'arrêta, et qu'elle se trouve à l'instant même quelque part recouvert vraisemblablement ou pas par quelque neige ou verdure, celui qui ... j'essaye de terminer mais... celui qui a redonné vie par Sa permission aux oiseaux créés à partir de la glaise ensuite à souffler en eux et sont devenus des oiseaux papillonnant les

airs, combien sont-ils ? Et celui qui a cassé la lune en deux parties par Sa permission ? Tous cela par celui qui nous voit ô lecteur ? Quel autre doit-Il être le Créateur si ce n'est que Vivant et Entendant et Voyant nos faits et méfaits ? Il n'y a rien de mauvais à s'avouer que les méfaits sont aussi connus par Lui ; Pourquoi se devrait l'être ainsi si Lui-même est, celui qui nous crée faible à pouvoir commettre des erreurs et péchés, mais avec volonté de chacun ; car Il n'appelle personne à faire le mal. Voilà une société qui essaye de nous faire penser autrement ô âme lectrice ! Elle veut que nous deux soyons comme eux des matrixés aux ventres emplies et rassasiés et satisfait par notre condition de médiocrité... j'essaye de terminer avec lourdeur ô âme lectrice.... Elle veut que nous soyons des comme eux qui pense le Vivant comme "Mort". Attend que prenne un instant de soulagement ô âme il me pèse ce regard.... Voilà que je te conseille de ne pas être improfitable à toi que je me souviens de ne pas devoir l'être non plus en mon propre égard ô lectrice... il faut que je sois équitable et juste en donneur de conseils. La société est une chose sacrément injuste disais-je, sauf ceux parmy elle qui te veut la vérité comme ils se la veule : "les justes" que je les appelle lectrice ; ceux qui se trouve à vouloir vivre avec le Vivant sans devoir à subir la méchanceté de ceux qui ne le veulent pas. Tout simplement parce que nous essayons d'aller plus loin que nos ventres lectrice ; notre volonté est d'attendre la venue de l'inévitable mort du Vivant pour Le rencontrer finalement avec espoir et optimisme d'être pris en miséricorde. Mais toi ô âme le veut tu aussi tout comme moi, ou et tu à tout hasard atterrît en cette écriture qui est la mienne étant parmy ceux-là de la société ? Ceux-là qui ne le veulent pas et son contre moi ? Alors j'aimerais bien te faire raisonner aussi à mon tour pour la venue inédite que tu présentes à moi en cette instant si soudainement. Mais que puis je te dire si ce n'est que ce que je dis à l'âme lectrice qui lit ce que je dis jusqu'ici ?

Tête I

Le Berceau est en feu ! Il bouillonne et de soleil, mais surtout de ces actifs mobiles terrestres qu'on nomme communément les êtres humains. Il pullule de têtes mécontentes, traînantes et courantes, celles à la flemme du travail épuisant qui ne procure presqu'aucun gain, un boulot pour certaines d'entre-elles sans choix devant être fait pour survivre et gagner son pain, pour d'autres "une prédilection" savez-vous à laquelle on s'adonne par passion qui a l'air au fardeau pesantissime, une pesante brusquement non voulue de survie, subsistance de sa vie ; un maintien pécunier exigé du foyer, de ses membres. Ces temps se durcissent et l'Etat demande des taxes – un dû du citoyen comme ils disent – non à la hauteur et proportion équitable ou supportable de ce qui rentre de quoi s'acheter pour se vêtir, se nourrir et s'entretenir pour en donner autant en retour ; comme s'il voulait dire et disait insidieusement "Vous êtes des objets d'une affaire d'exploitation étatique qui donnent des effets fructifiants et fiables" et assommant tyranniquement quelque peu encore "Vos devoirs sont de vigueur en tout temps et sans choix". Comme s'Il, l'Etat, n'était point en mesure d'entrer en la situation douloureuse et subissante de chacun – pour le peu financière, et morale encore moins ; et que du reste, cela ne relever point de ses fonctions. Comme si, ce fut une glace de froideur hiémale insensible aux chaleurs, non fondante, dur de fer et d'acier et que l'Homme se devait d'acquiescer candidement à l'esprit victimaire en disant : "Tu as raison, tu ne peux vouloir que le bien de tout ton chacun"; comme si toute once-étincelle de pensée contrevenante à "celle voulue par la nature même de l'Homme qu'est de comprendre et de se soumettre" – en un politiquement correct – était d'ores et déjà une assez de fomentation séditieuse contre "la Mère nourrissante" pour déclarer être traître. Comme si l'Etat, était un bloc monolithique sans aucun parti, d'une sainteté à ne pas souiller, et que ces pensées étaient des profanations venues disturber un paradigme invétéré auquel tous adhèrent depuis la nuit des temps ; un danger bien flagrant à dénoncer et réformer comme cette enfant se donnant trop de savoir et à qui le père dit : "J'ai vécu et j'ai de l'expérience en ceci, et en cela de même, écoute-moi donc !" et qui se dit malgré soi être en tort. Comme si tout à coup la propension naturelle de l'âme humaine vers une chose disturbante, ou bien l'esquisse d'une dissonance cognitive à bon escient devant un dilemme est une chose qu'on se fantasme et qu'en vrai tel dilemme, n'est rien d'autre qu'un secret de polichinelle qui se vouerait être conformément comprise aux mains d'un destin pertinent, et toute autre celle à laquelle on oserait y penser risquerait d'aggraver voyez-vous la situation nébuleusement alors qu'elle semble prétendument avoir été comprise, ou plutôt avec certitude ou comment alors s'expliquer à soi-même être soumise irrationnellement à ce qu'elle refuse si ce n'est que par unique faiblesse de force mentale en toute chose à laquelle elle serait "contrainte à être soumise" par une entité extérieur, étant en tout instant de ce fait influençable. Quel soulagement que d'être certains ! Ce double-jeux est une démangeaison pour l'esprit vif qui sait percevoir, non guère pour lui-même qui l'appréhende lumineusement et l'en sait en ses plus fins traits de subtilités quelquefois s'entassantes demandant des nuances d'une loupe de plus près, d'un œil appliqué et mesuré, aussitôt ordonnant toute décontenance ; quoiqu'ayant déjà dit, il n'en est tout à fait

sans subir quelqu'effet démangeant fut-ce même un tant soit peu. Et cette, à la fois étrange et saisissable, rétrospection qui est la nôtre à l'instant, en suffit pour être une preuve davantage explicative. Étrange parce qu'on est soumis à un processus encore en cours et interminé et qu'on ne s'attend pas à d'éventuelles nouveautés surgissantes en l'instant duquel il était encore en cours, et insaisissable complètement jusqu'à en arriver à bout ; et saisissable parce qu'après coup on saisit à l'entendement les omissions et on sait d'un savoir une fin quel qu'elle soit, qu'elle soit satisfaisante ou décevante. Le but final n'est point d'arriver à la fin attendue pour ne point déjà dire connaisante, même si on espèrerait instamment être toujours certains car quelquefois la mort peut venir inspirante l'effrois, sans attendre, sans prévenir, en cela elle s'appelle : la Rétractrice. Car Elle inspire à celui qu'Elle vient, de se rétracter de la passion à l'instant de laquelle on s'y adonne, de la pensée en laquelle on se livre, de l'acte ou parole en générale quel qu'ils soient. Alors et ainsi, on pourrait encore la dire être nommément : l'Inspiratrice. Parce que tout est question d'une rapidité de l'instant à laquelle elle arrive et se présente. Devançant pourrait-on dire par cette qualité de vitesse ? C'est une question à prendre par le bout des doigts par prudence d'en être devancé. A moins de s'en résilier à elle de bon gré et en être constamment aspirer à sa rencontre ou venue dans quel cas on l'appellerait être et à juste titre : l'Aspiratrice. Cela semble être ou plutôt est, sans doute aucun, un exploit d'une préciosité inestimable ; et qu'en alors savoir ce vers quoi elle apporte, ce à quoi elle présente, ce vers où elle amène, elle se dirige et menante ? Pourrait-on en être aspirer par une telle ? Une mystérieuse et mystique à la fois. Elle ne peut point être prise à légère comme en font certaines personnes ou ne pas être considérée du tout comme en font d'autres oublieuse. Et la troisième catégorie est cocassement celle qui la livre à l'inexistence, s'y pensant immortalisables, ou bien en voulant les êtres pour cause de quelque éprise en laquelle ils s'enamourent. Ainsi dira-t-on revenant à l'insaisissable, qu'une fin espérée est plus à propos d'être dite et bien plus étrangement dit encore, plus prudente. Car on ne cessera d'espérer tout naturellement mais avec vigilance de tomber dans l'extrême de la certitude qui ne cesse de braver icelui qui espère vers quelque chose de plus sûr. Comme si c'était un moment entre deux temps non existants ou plutôt contingent. L'espoir tiraillant d'un côté, de l'autre la certitude aussi tiraillante. C'est une sensation à goûter et savoir. A goûter plus précisément ! Ou plutôt comment gouter sans en avoir un savoir qui la fait goûter ? C'est plus près de la logique. Et si le savoir se ramolli, plus précisément le cerveau dans lequel il se trouve, par quelque distraction ou plutôt et plus justement un long temps entre-temps, qui le fait ramollir, qui d'entre eux deux prendraient alors le trône du gagnant ? Le goût qui demeure après ramollissement du cerveau ayant laissé l'empreinte de son goût et sans quoi le goût n'aurait eu lieu de s'être ce qu'il est et d'exister ? Ou le savoir du cerveau qui fit de ce qu'il est et grâce à qui il existe, mais s'oubliant lui-même pour s'être ramolli un instant et laissant au goût d'exister après soi ? Ça semble être une pure question d'avant-après du temps avant d'intervenir et faire coexister le ramollissement. Pourtant on dirait que le goût n'eut commencé à exister qu'après que le savoir s'appliqua à quelque chose. Il semble s'être appliqué au temps, c'est pourquoi il y est attaché et en dépend.

L'État est plongé dans une totale cacophonie, et les gens sortent de plus en plus dans les rues pour manifester et exhiber leurs opinions politiques, leurs trop-d'accumulations, leurs soutiens aux indigences génocidées, aux peuples martyrisés, aux vulnérabilités délaissées, aux fringales des humanités ; Il y'a ceci de vaillance dans l'effet de la culmination : des je-m'en-foutismes.

Des personnes criantes des slogans par ci, et des personnes criantes des slogans par là. Aux visages assombris et mécontents plein d'haine et d'amertume, emplis de compassion et dureté, un tout mélangé de sentiments. Vous diriez à l'aperçue des expressions de ses visages la mort soudaine d'une personne collégialement aimée et chérie par tous ; la soudaine venue de celle-ci, comme si ce fut une chose inattendue et qu'on venait d'en faire la découverte ; comme une chose non voulue mais existante malgré tout ; un microbe auquel on évite s'en pressurant le cerveau tant bien que mal d'y penser par peur d'en être affecté à l'instant; comme si la seule pensée en était capable d'en laisser quelque ascendant et d'en être la cause de son propre mal; comme si nous ne savions point que ce fut là une simple superstition répugnante qui ne cesse de taper les nerfs, mais quand même temps l'existence à proprement parler en était réelle; l'entre-deux à nécessairement sa place à avoir, on peut bien mépriser une chose fut-ce même viscéralement, sans pourtant en renier l'existence de la chose méprisée – alors que la totale ou partielle dénégation de ladite n'en change rien dans le déroulement des événements décrétés – c'est ce qu'on appelle à juste titre "la malhonnêteté et la perversité"; que se veulent elles donc d'en démontrer ou en dire ? La possibilité aussi d'une existence de dignité qui leur est aussi inhérente et méritoire ? Un prestige qui leur est indûment arraché et pour lequel elles militeront bec et coude pour victoire ? Il ne manquerait plus que l'attribution à celles-là de quelques titres honorifiques pour l'apothéose de l'histoire ! C'est là une chose bien répugnante et dégueulasse. Que de vouloir à en faire l'éloge du mérite pleins d'efforts et de labeurs, pleins de sangs et de sueur, cela s'entends ; c'est plutôt qu'il faut en faire remontrances à ceux qui se montrent feignasse et insouciant, nonchalant et insincère, cela leur vallerait de quelque leçon en principes fondamentale de l'existence. Et diriez-vous peut-être qu'en est-il de ceux qui se refusent de se plier aux nobles règles édictées par la nature originelle, de ceux qui se montrent récalcitrant, rébarbatif ? A ceux-là leur sort se suffira d'eux-mêmes, comme ils se suffisent à eux-mêmes et point de reproche à s'en faire, et point de chagrin à s'en faire ; cela va de soi, qu'une personne plaisante en ses obscénités quel qu'elles soient – en paroles ou en actes – n'a le mérite, ni la pitié que ce dans quoi elle se plaie et suffi ; si tel personne est endurante dans le bien, elle mérite d'en être reconnue pour ce vers quoi elle tend – proportionnellement ou pas pour l'effort qu'elle fournit – et qu'on ait pour elle une certaine "noble pitié" et si tel autre s'évertue en un mal elle en a aussi le mérite de ce vers quoi elle tend, elle est méritante d'une "pitié méprisable"; ainsi chacun à sa niche de mérite, pour les uns le premier est à suivre et en prendre en éloges, détestant le second; pour les autres le second est le bon éprouvant un dégoût au premier; mais que vous en détrompe point la vivacité de nuances proposée à n'en point choisir pour l'un au détriment de l'autre, car la prise que d'un seul d'entre-deux en principe n'est le juste; c'est en cela que la justesse demande l'un de ces duretés qu'on ne peut que reconnaitre pour la cause intrinsèquement noble pour laquelle elle s'exprime; c'est en cela qu'elle est sa propre avocate et pour laquelle aucune autre option que celle pour laquelle elle milite ne peut être prise en compte. Et l'indécision en la matière n'est point une option, elle n'est que l'image implicite ce pour quoi on milite ; elle est d'ors est déjà, une confession déroutante pour celui qui s'apprête à l'écouter ; comment cela peut être autrement pour celui qui achète un esquimau qu'en disant qu'il l'achète parce qu'il l'aime ? Sinon par bénéfice de doute, qu'il en est contraint à l'acheter pour se fondre aux masses qui l'achètent parce qu'ils l'aiment. En cela il en serait alors sans l'ombre d'un doute innocenté par quelque mesquinerie toujours existante en son

égard, par quelqu'indignation pour sa position indécise, et ressenti naturel de l'hypocrisie qu'elle porte en sa personne ; le bénéfice du doute est en cela une chose chancelante qui ne tient qu'à la finesse d'une lame découpante ; un tel pilier sur lequel on ne pourrait s'adonner à s'appuyer, sur lequel tout personne raisonnable et de bon sens ne s'apprêterait fut-ce pour le prix de l'or à s'aventurer; certes, le chemin lumineux menant à un fin connu est meilleur qu'un sentier obscurci menant à un rien espéré; c'est l'exemple du Vrai et du Faux; le premier est connu pour ses lignes, pour ses traits du militantisme aussi bien extérieurs visibles et plausibles, qu'intérieurs concret et structurellement compréhensible; à la vue desquels vous ne pouvez que vous y soumettre pour leur grandiosités, leur tangibilités péremptoires et bien des meilleurs encore,...tandis qu'on tente toujours à leur prêter tout titre diffamatoire cela ne fait d'eux que chose plus précieuse et honorable; tandis qu'on essaye de les éteindres, on n'en voit que lumière resplendissante et rebondissante; la résilience aux attaques prévues déjà en avance n'est guère une chose étonnante, car c'est toujours et toujours ainsi qu'en fut régis les relations d'entre l'authentique et fallacieux, par résistance et repoussement, sans aucune contrepartie ou résignation, par endurance et patience à l'abjection et l'odieux. On ne trouvera point l'amour ami de la haine, car il est par nature différent. Trouvera-t-on jamais une girafe au coup de l'homme ? Un Hitler sauvant des juifs et Léopold aimant des noirs ? Un sage ignare ou un homme femme – sans androgynie pour "els" ? Celui qui perd de sa vergogne est comme un borgne au précipice sans perspicacité ; il a beau dire "je vois d'un œil" il ne voit que ce qu'il veut. Il ne s'agit point de cécité de l'un car même éborgné on peut voir lumineusement ; et entre-deux se tient "les trompeurs illuminés" tel que l'Antéchrist : le borgne connaisseur de son Maître. Il connaît le décret inéluctable et pourtant il a une mission préétablie dont l'accomplissement en tant que tel, le jour J de celui-ci, n'a de sursis en avance dans un passé que nous sommes que d'éveiller les consciences de ceux qui s'y porte en son égard également, insouciamment comme si l'annonce d'un absolu réel était relatif et sujet au subjectivisme de celui qui l'annonce, comme si on tenter d'effrayer et de raviver une once d'effroi chez celui qu'il l'entend; de l'attirer avec soi dans la vicieuse roue de la paranoïa à la proie de laquelle on se trouve, à l'hantise de laquelle on souffre; cette malveillance machiavélique du jaloux savez-vous quand il jalouse; quand il a des griefs à se faire en personne les projetant sur une proie pour s'en défaire; cette maladie contagieuse d'un cœur complexé qui a besoin d'une vile reconnaissance humaine, ce piètre espoir en l'Homme prêt à entendre ou rejeter se portant arbitre du divin décret; cette foi à faire fi pour la vilenie qu'elle est, en laquelle on se penche, dans laquelle on vit. On est voué fatalement et étrangement à l'imposture de celui qui se porte adepte à "l'objectivisme", il est comme une lumière incompréhensible intellectuellement à l'ouïe de laquelle il faut qu'on se porte, à la lueur de laquelle il faut qu'on voie, à la force de laquelle il faut se soumettre. Ces dires étant, quel malheur qu'est le nôtre ! Quelle tristesse foudroyante ! Quel désarroi ! Tout cela pourrait laisser porter à croire à tort d'aucuns qu'en somme, la connaissance de l'Antéchrist d'un avenir imminent représente cette unique lumière de guidance, – aussi accordons maintenant une lumière au malin expulsé connaissant son Seigneur ! Connaissant sa mission que nul n'en a besoin de savoir – or il ne s'agit que d'une lumière trompeuse ; pourtant disant ainsi – sans jeux de terme vous prie-je de comprendre – une lumière consistant à éveiller les consciences d'un état réel existant encore invenu et/ou, d'un état réel existant en lequel on se trouve ; pour les uns étant : un simple examen pour lequel

on se prépare ; pour les autres étant : un rêve d'esprits faibles qui espèrent, qui s'égarent. Lecteurs sachez – soit dit en passant – que j'en conviens des redondances moyennant lesquelles je vous dépeins la toile du problème lumineuse. Subséquemment, on dira voir par l'œil du Vrai unique, voilà la vraie vue ! L'œil de la lumière absolue. Voilà une âme clairvoyante ! Tout est cause à l'âme, son ouïe et sa vue ; ces sens son en étroitesse de vie avec l'âme maîtresse illuminée. Le désespoir en l'âme insufflée voilà où est la perte évidente, où le malin veut tous mener. Le désespoir est la conséquence même et signe qu'on est mal mené, on peut l'être insciemment, mais comment le savoir avec certitude ? Suivant la guidée. Celle singulière à toute, celle contestée. Il suffit d'être honnête et quelle beauté que l'honnêteté ! Elle fait goûter à ces choses qu'on pense goûter, qu'on pense sans savoir réel tout en pensant savoir quelque chose. C'est cela en réalité l'illusion, une chose à tranchant unique et quelle étrangeté de le dire ainsi la sachant relativement à deux faces : une réelle et irréelle. Mais le savant et mûre recul en laisse dire autrement. On parle ici du relatif et de l'absolu, c'est ainsi qu'il incombe malgré tout d'éclaircir du périmètre de l'absolu duquel on se trouve à celui duquel obscurci, c'est-à-dire relatif. Mais toute question est là, toujours là ! Qui admettra un relativisme en ces pensées, réflexions ou convictions si ce n'est que celui qui est honnête, aspiré par un plus-haut ainsi dit ; rejetant ces onctuosités, afféteries et débordants de fausses complaisances mutuelles et hypocrites, ténébreuses et douloureuses ; un appât de bernerie de sa propre personne que ces débordants ! C'est là que se cache cette "pitié méprisable" qu'ils méritent ! Si commisération y ait lieu tout court. C'est là que l'honnêteté à de cette digne beauté d'être la seule à vraiment vouloir, aspirer vers un Vrai unique sans savoir. L'émancipation de l'honnête fait partie de cette mérite pleins d'efforts et de labeurs, pleins de sangs et de sueurs, car il s'extirpe des mains des ténèbres vers celles de la lumière, vers cette seule unique existante en toute celle prétendue et dolente. Une saine lumière ne grignote guère l'âme de celui qui l'en a, et les perverses plaisances n'en dit rien sur la sanité nonobstant les prétentions de ceux s'y livrant. Des chimères voilà ce qu'elles sont ! Il n'est guère question aucunement de livraison aux passions strictement érotiques, car cela laisserait et à mauvais escients, les anachorètes en déroutes pensant être guidés. C'est une chose d'une finesse à ne pas confondre, d'une file si mince et étroite qu'on risque de s'y perdre et ne pas trouver. Les convictions...voilà des choses bien trompeuses ! Non celles qui sont réelles, mais celles qu'on pense l'être et n'ont de sens qu'en nombres numériques de ses adeptes ; elles semblent voyons être un arbre bien solide intombable aux racines intenables. Car un arbre à bel et bien des racines quel qu'elles soient, tout comme les convictions jaillissent d'une source quelconque, et telle fumée de son feu. C'est là que se trouve le paroxysme de l'illusoire, où les mondes se rejoignent, pensent être vrais ; où commence le décale de la déroute. Voir, c'est sortir des ténèbres instaurées par Tâghoût pour ses disciples, c'est sortir de là où le conformisme n'est plus à propos car il est des choses – avec force vous le dis-je – où se conformer aux règles de la bien-pensence est plus que nécessaire comme la pudeur, le respect, la tolérance en ces choses avec limites, en ces choses de l'équité. C'est en cela que le Faux intervient. En ces choses qui semblent quelquefois véridiques en apparence, un faux-brillant spécieux estompant les vérités des cieux et de la terre, ces choses pourtant si voyantes sont rien d'autres que des œillères embellies aux yeux de ceux qui les aiment, de ceux qui n'ont pour vie de voir que cela, de ceux s'adonnant sans recul aucun et pour qui l'existence n'est que cela. L'évanescence de ces choses jouissives n'est-elle guère un facteur frappant à

celui qui pense ? Qu'en a-t-on mangé de ceci procurant un plaisir du moment pour en être des fécales oubliés du passé ? et des vêtements et des chaussures par le temps vétusté ? Ce plaisir instantané n'a plus cela de goût à épater ; l'étonnement de la nouveauté de l'instant du passé est présentement comme inexistant et inexisté. Un goût du renouveau se sollicite et s'invite encore et encore sempiternellement, car il est en proie au désenchantement de ses propres plaisirs chimériques, à ce passé qui a l'air de n'avoir jamais existé et demande encore un plaisir empressé hâtivement comme une drogue à effet éphémère, qu'avec ceci de différence d'avec elle de degré en dosage de sensation et avec ceci de semblable avec elle de faux-brillant ; l'un à la face de l'attrayant sans nuisance à la santé – comme savourer du miel et porter du beau s'accoutrant – et l'autre à la face de l'attrayant du nocif – comme fumer du cigare et compagnies. Comment s'être alors avec soi-même pensant un passé semblable et sachant un futur à venir ? Un futur de cette sorte de gamme en affaires de l'existence ne laisse qu'à se vouer à son propre destin aux mains du fatal, à se dompter à l'avenir d'événements certains. Cela ne laisse-t-il pas à réfléchir ? A s'effrayer devant l'ultime des plaisirs, devant celle vers laquelle on se dirige après celle vers laquelle... si fait ! si fait ! C'est un cheminement spirituel de l'être qui s'inquiète pour son être du passé, son être du présent et celui de l'avenir et rien n'égare plus hormis celui qui recherche et sonde sincèrement le sens de sa vie que celui qui s'éprend de celle-ci, que celui qui s'oublie et pense tout le monde être comme lui. Voilà l'illusion du pervers orgueilleux, en laquelle il s'encombre inextricablement, dans laquelle il demeure illusoirement, hormis ceux qui s'humilient et sondent leurs personnes à la quête du faux-vraie, le chemin lumineux demeure inatteignable et inapercevable. Comment l'en apercevoir alors dira-t-on ? Par le seul moyen qui y mène, la seule lumière existante qu'il y ait : le Koran. Celui venu éclairer les poitrines compressées, alléger les fardeaux des dos consternés, aspirer l'âme vers l'Eternel-Vrai, inspirer de sincères pensées, mener pas à pas vers les jardins des délices de l'éden, où le goût éternel se savoure à jamais. Voilà encore une chose de plus surprenante que de dire, le Paradis...où les désires les plus incommensurables et humainement imaginables se prétendent être exaucés et cela en discontinuité ; un séjour éternel en pleines passions des plus ardentes ; un lieu de demeure à l'instant même existant, à l'instant de l'écriture même...écoutons-en à cette clame. Quelle affaire que celle-là de l'écoute ! Quelle affaire que celle-là de l'écoute ! Quelle affaire que celle-là de l'écoute ! Se dire un message venant du Vivant qui entends à l'instant de l'écrit, à l'instant du moment même, maintenant même, ce moment ci que voici, voilà une chose grandiose qui ne peut échapper à celui qui réfléchit. Et cet autre...l'éden dit être créé par Lui ; ces prairies verdoyantes plein de vie et de gloire ; ce Paradis dont tout le monde parle tant, dont tout le monde prononce en son langue, un mot si léger qui se dit et s'évade, se distille, et s'oubli... Si facilement ! comme s'il n'avait de sens, comme si on mettait en cause son existence, comme si aucune mention dudit mot n'eut dit en l'âme de celui qui le dit : "écoute moi je suis réelle, je ne suis point une invention, je suis m'entends-tu celle de Celui qui T'entends maintenant même à l'heure que je parle, Celui qui te Voit à l'heure que tu m'entends, prosterne-toi devant Lui et invoque-Le avec humilité pour guidance, subsistance bénie, et la rencontre agréé qu'aura lieu auprès de Lui. Ne t'en détourne point t'enflant d'orgueil alors que tout ceci tu l'entends. Tout ceci tu l'entends alors quelle excuse ? Quelle excuse pour toi pour un jour où sera dit : "Le Vrai t'est-il parvenu, le message as-tu entendu ?" Diras-tu à ton tour ? : "Une voie claire me l'indiqua, et moi plein d'orgueil je

m'en détourna les doigt dans les oreilles ; la Vérité était claire, et mon égo seul m'en priva". Ou bien dira-t-on que tout cela est sans preuve, sans fondements, sans aucune queue ni tête ne tenant qu'à de simples conjectures ; que toute personne a libre arbitre d'y croire ou de mécroire, que finalement tout débit provenant de toute personne est débitable par n'importe qui, attendu que tout être humain est semblable en son genre à son prochain et l'un ne peut avoir de prééminence par quelqu'éventuelle révélation divine que l'autre prétendrait avoir eue. Que ce ne sont là que des prétentions et histoires de fées des anciens qui s'ennuyaient sans passe-temps pour créer quelques-unes édifiante pour soulager leurs ennuis, pour rassasier leurs envies, pour divertir les gens par de fausses espoirs tant ils portaient réflexion sur le sens de la vie, sur le but de celle-ci. Que si l'existence de Dieu était vraie tout être humain serait guidé, que s'Il était Bon la guerre ne serait, que s'Il est Vrai on le verrait, que s'Il est Paix on le saurait. Que tout porte qu'à croire qu'Il n'en n'Est. Que toute personne croyante existante sur terre commune se rassérène en croyant en des choses inventées, en des choses trompe-l'œil ; que de père en fils on répète des choses relayés, que la vie n'a de sens qu'en ce qu'on voit, qu'en ce qu'on sait. Que la vie est trop courte pour dire que c'est vrai, que pour ce qu'il y a de meilleur on a signé ; que les cœurs sont déjà pris et scellés. Un sceau du diable ? Ou quel autre argument encor de fiable ? L'athéisme ne se veut point aller plus loin des lois de la physique rationnelle, c'est en cela qu'ils renient *ipso facto* l'existence de l'insensible tels que Dieu, les Anges, le Paradis, l'Enfer, la ressuscitation après la mort ; car pour eux toute chose irrationalisable, et impalpable repose systématiquement et figurément parlant sur la mythologie du chimère ; comme pour dire aux autres "vous êtes des êtres irrationnels et sans cervelle qui vivent tout comme nous aux fantasmes bien très grand". Ils mettent toute personne divergente au pilori de l'irréversible, s'encensant de leur raison "irréfutable". Si l'eau du ciel cesser de descendre brutalement, qui donc encore emplirais leurs bouilloires, étanchant leur soifs, apaisant leurs faims ? Espèrent-ils sur le bon déroulement du cyclage pour remplir leurs estomacs ? Piètre espoir que celui-là !

C'est maintenant pour une sensation d'injustice pareille à celle-là – qui viendrais bouleverser une croyance de millénaire, une croyance enracinée en très-fond de chacun, énamourée en des doux cœurs prêt à s'enrager durcissant quiconque les irritent – qui amène les gens à sortir exprimer leur mécontentement au-devant de l'ambassade israélienne, dans ces rues si vivement, dans ces ruelles, dans ces vallées, dans ces allés et retours du quotidien: ce tramway qui n'a trêve de serpenter ces rails métalliques confectionné pour lui seul, cheminant ces vastes espaces créer pour lui seul aux vues infinie de maisons jalonnantes de part et d'autre des fenêtres. Comme si le moindre interstice se devait coûte que coûte être bouché, n'en laissant point aucun ; ne laissant point l'Etat croire que des choses se passent et passeront impunément en sourdine au nez de chacun, que chacun à sa croûte rassasiante du matin, de quoi s'évader des soucis mondains, de ceux-là même touchant ses voisins – des voisins terrestres –, comme si une mission salvatrice tout à coup incombait sur chacun en ces moments de détresses du voisinage, comme s'il y'avait aussi une part à prendre dans le déroulement d'un évènement solennel et que l'absence en icelui ferait de l'absent un infâme, une vermine rongeante en promiscuité, une entité dans la société insouhaitable, sans intérêt et dérangeante. Comme si un patient en agonie sans héritiers appelait le médecin pour fier à lui un testament et qu'il devait à tout prix être ouï sans faire fi, comme s'il était de sa propre famille. Voilà des sensations

fraternelles et sororales qui animent un tout chacun. Ce jeune crépu de race africaine accroché au lampadaire huant des choses à gargamelle bien portante : “Vous êtes complices de ces atrocités à ne pas dénoncer ! Vous êtes des traîtres de la nation ! Où est votre dignité ? Où est votre courage ? Bandes de bourgeois, vous êtes des lâches sans principe, ni honneur ! Vous êtes...” Comme si ce jeune était l’antagoniste de ce mouvement presqu’insurrectionnel d’un peuple fatigué, et qu’on se devait de l’écouter à chacune des paroles prononcées, et qu’il n’avait plus l’intention de cesser le débit, comme s’il en était même incapable. Une cinquantenaire toute blanchâtre aux rides remarquables à côté de lui s’appuyant sur sa canne d’une main balafrée, écoutait aux oreilles bien tendues aux propos du jeune homme qui avait l’air de lui plaire. “Bien dit, c’est vrai, c’est juste” lançait-elle de temps à autre comme pour soutenir et revigorer l’effervescence déjà ardente. “Soyez fier, soyez fier de vous” disait-elle comme pour dire vous êtes du bon côté de l’histoire, votre nom est marqué à jamais ; on eut pu voir encore d’autres ridés en âge de sinistre décrépitude encore criant d’un air de vilipendage “à terre ces lopes-capons de sio!”. Ces souvent en ces moments de fortes tensions qu’on perçoit vite les avaleurs de couleuvres – figurément parlant – en les troupes de confrontations, avec quelquefois une ténacité misérablement mal-à-propos venant du côté adverse. Par-ci, par-là d’en ce remue-ménage, se pouvait voir quiconque au sang-froid en observer, des lambeaux de papiers trainassant et voltigeant à terre, d’autres attachés et scotchés en des murs et panneaux, d’autres encore de semblables mais pleutrement déchiquetés et à peine lisibles, comme si des passants y avaient mis leurs mains dessus pour un quelconque message qui avait l’air de leur déplaire ; des lignes versifiées en quatrain se lisant comme suite :

“La Palestine est le chemin de la liberté,

C’est par elle qu’on voit les gens de bravoure,

Ce qui montre chez eux les mauvais et bons traits,

Ce qui montre les présents au moment les plus lourds,

Soyez du côté des opprimés par le monstre !

Par celui qui n’éprouve aucune pitié,

Celui sans pitié qui fait en son proie montre,

Cruelle sauvagerie, inimitié,

Il est des ennemis qui sont bien respectable,

Qui combattent leurs ennemis avec honneur,

D'autres encor rabattant leurs cartes aux tables,

Qui s'abattent sur pauvres en faces d'horreurs,

Il n'y a rien en cela d'élogieux,

Se montrer de face sans éthique,

Il n'y a rien en cela de gracieux,

Qui le soutient ou qui l'explique,

La Grâce se garde de justifier de telles choses,

Elle se garde de souiller ses mains,

De passer en sourdines ces crimes tel des proses :

Des choses ordinaires, des riens,

Elle critique ceux qui perdent leur moral,

Au premier instant venu,

Prêt à faire tout le mal,

Aux enfants, aux chenus,

A ces femmes aux ventres portante,

Des bébés encor petit,

A ces femmes qui sont innocentes,

Abbatues, rapeties,

Comme des riens, comme des chiens,

Comme des choses non-précieuse,

Qui ne procure aucun gain,

Une simple chose porteuse.

Ecoutez les gens ces bourgeois,

Qui n'ont que faire qu'à leurs ventres,

Voyez ces princes et ces rois,

Qui s'enrichissent sur des cendres,

Sur des crimes de pauvres têtes,

Délaissées aux propres sort,

Ils s'amusent et ils fêtent,

Sur les corps de ces morts,

Chagriner n'est pas leurs soucis,

Ils ont d'autres chats à fouetter,

C'est manger, boire aller au lit,

Il y a mieux, et mieux à souhaiter,

Se plaire dans leur médiocres vices,

C'est pour eux une habitude,

Voyez bien ses sionistes,

Massacreur aux cœurs rudes,

Des bourreaux aux faces noirs,

Dénués de tout principe,

Dépourvus de toute gloire,

Sans brio, sans mérite,

Des vrais tueurs aux ventres gavées,

Aux esprits tout vide,

Sans aucune honte, sans rien cacher,

Font tout le sordide,

A bas ceux qui soutiennent Israël !

Ceux qui l'aide, ceux qui l'aime,

Soutenons vraiment la cause réelle,

Qui dénonce tous ces crimes !

Quelle en fût l'objectif de ces vers était clair sans besoin aucun de s'en appesantir. On comprend que l'opposition ait pu ne pas aimer à voir ce qui la courrouce. C'est un penchant primesautier à l'Homme que d'être comme il est: quand il entreprends un acte quelconque tel que le déchiquetage de ses vers en l'occurrence, quand bien même d'aucuns divergerait, ce n'est rien d'autre qu'un acte préméditée involument en avance pour ce dont l'âme a acquis – cette notion de volonté évoquée à bonne escient est nuançable; en d'autre termes, l'âme s'adonne à un envahissement de pensées abruptes incontrôlables pour les uns, contrôlables pour les autres et elles se présentent sous différentes formes tels que nocives et curativement jouisssives, sans dire autant que ceux qui participent couramment à celles qui leur procurent la nocivité sont guère â même de ressentir et passer du côté de celles procurant la jouissance curative. Néanmoins, ils sont voués avec sûreté de demeurer dans celles-là déplaisantes jusqu'à ce qu'ils décident de sonder leur âme pour la sincérité en laquelle ils se plaisent, la sincérité corrompue s'entends. Il y'a donc indubitablement une forme favorisée au sens péjoratif, et favorisable unanimement. Les courroucés donc en l'occurrence, ont subi leur "primesautierie", c'est-à-dire leur nature de nocivité, à l'instant de la vue de ses vers, pour le courroux nocif qu'ils ont alimentés en avance en leur âmes, peut-être s'en sont-ils même procuré un malin

plaisir en l'instant de l'accomplissement de cet acte, mais elle reste instantanée et oserait-on même dire qu'en chacun de ces actes ils jouissent à en vouloir commettre de plus pires, raison pour laquelle la curation – "prétendument" être exclusive aux seules pensées jouissives et ce concomitamment fondé et fondable par la nature même de l'Homme en qui elle s'exprime ouvertement en ses traits "du vrai sensible, de l'absolu" – reste discutable, et l'instantanéité – en laquelle l'acte nocif s'exprime et se semble être durable temporellement par quelque illusion du moteur ou motrice l'exprimant – n'est rien d'autre qu'une chose relative mettant à tort sur table dès lors la plausibilité même de l'unanimité favorisable. La raison voudrait dorénavant qu'ils donnent ainsi raison allant de Néron, Vlad et Ivan, à Hitler et Staline et toute autre bande s'y rapportant par quelque autre trait en inhérence. Tout cela, pour "une noblesse justificatrice" de la mission qu'on s'assigne en devoir de "sauveurs". C'est le deux poids deux mesures de la déraison. Cela étant, on eut pu pour rien au monde apporter des circonstances de fait au sionisme pour ce dont il perpètre comme crime de guerre. Et pourtant, il en est moult qui sont langue de bois prêt à en amener quoique coûtant. C'est une corroboration visant à dénoncer l'argument selon lequel la vérité se mesure quantitativement ; ou tout autre allant dans ce versant. Ordoncques, la vérité est là où elle est. L'individu n'est pas voué à être dans le tort face à la masse, et vice versa. C'est plutôt une question relevant du soi à soi, qui nécessite une conscienciosité scrupuleuse en son propre égard en laquelle peu s'adonne à s'intéresser ; d'en trouver le précieux intérêt qu'elle y recèle. Parce que "on sait toujours tout" avecque savoir sûr et science infuse et rien n'en branle que le doute. S'en reconnaissant qu'au seul prisme du transcendantalisme inébranlablement durcisé par sa fière et forte personne. Il est plus que nécessaire ici sur-le-champ d'en faire l'éclaircissement de quelque confusion mécompréhensible ultérieure imaginable à savoir qu'il existe deux types de transcendantalisme. Le premier est, par quelque volonté de néologisme inspirant : "Transfantasmetalisme" qui se rapporte à celui évoqué ci-dessus, et consiste en la croyance du Haut qui demanderait d'être injuste en soi-même quitte à l'en être avec les gens, car tel est la paix indépendamment absolue et applicable, car voulue par ce dernier Lui-même. Autrement dit, une simple fausse croyance victime de son propre irrecherche et suivie comme voulue communément avec "juste savoir". Car si la vérité existe, elle est assurément commune au gens, ou comment comprendre que cette création est créée et damnée à son propre sort infernal au profit d'un seul guidé, si ce n'est que le Créateur aime supplicier ses propres créatures en amour restreint pour un seul ? Le Créateur est-il restreint ? Vigilance donc ! Le Créateur peut guider le peu au profit du moult, quatre-dixième de personne existante, mais cette guidance et à devoir être éclairer pour qu'un-dixième de personne ne s'y rajoute. Il y a à bien distinguer deux types de guidance. La première est celle qui consiste à être perçue comme étant telle, mais renié et rejeté alors qu'en fond et forme convaincante : une guidance offensive en cela pour ainsi dire, car n'étant pas la bienvenue en et pour l'âme rébarbative. La seconde est celle-là même aussi semblable, mais déjà sous forme acceptée à laquelle l'âme est soumise : une guidance de bienvenue pour l'âme recherchante. En conséquence, Le Créateur a guidé plus qu'il en a égaré, mais la guidance ne fut profitable qu'à ceux qui s'en sont soucié. C'est en cela que le "juste savoir" mentionné devant être commune semblait-être si instamment important d'être précisé, car les insoucieux au nombre du plus grand nombre qu'ils sont, peuvent être aussi à la suite et poursuite d'une science pour le coup improfitable. Une science improfitable

existe réellement ! c'est celle qui consiste à faire perdre temporellement l'Homme, celle à l'acquisition de laquelle seul l'égarement s'intensifie jusqu'au moment avilissant de l'arrivée de la mort, pour laquelle et après laquelle elle ne laisse aucun profit, aucun émolument. C'est en réalité celle des personnes mécréantes : les athéistes, les juifs-et-croisés, les bouddhistes, ...

Nonobstant toute différence percutante, les manifestants n'en avez pas l'air d'en avoir la moindre préoccupation, de créer quelque hiérarchie religieuse pour ainsi dire ou autre, la cause reliante avait l'air de casser et d'aller plus haut du huis-clos stéréotypés, celui servant souvent d'argumentatif aux nationalistes d'une certaine manière, et tous ceux trouvant sur l'échiquier politique en ligne spectral de gauche d'une autre – en ces affaires politiques risiblement transigeantes –; ou pour tout le moins sans aucune volonté de vouloir paraitre mutin, c'est en ces pareilles moments qu'on aperçois la raison capable d'interréagir sainement au profit d'une cause noble et juste surtout, ces moments qui incite un tel à se dire – comme s'arrachant des grippes par lesquelles sont âme est retenue longuement dans des profondeurs inconnaissables pour lui de l'obscurité, et avec quelque peu de *mea-culpa* d'en avoir même le sentiment inexplicablement hypocrite du retient en cet fragment d'instant pour lequel la cause lumineuse l'appelle à venir au secours de plein droit, non appartenant à lui et en lequel tout jugement obscurantiste n'a plus de place à avoir – que ces enfants martyrisés sont de petits êtres humains innocents indépendamment de leur professions, ce sont de ces candides chairs qui se disent “Pourquoi nous tuent ils, qu'avons-nous fait pour être tué? Pour quoi Dieu ne nous aide-t-Il pas ?” et n'ont simultanément de volonté que d'être la prochaine cible au ligne de mire de l'obus sioniste pour en finir avec ces hideuses malheurs immérités. Cela ne veut dire en aucun cas, que chacun et prêt à renoncer en ses croyances profondes, – d'où ma volonté en l'aveu de ne guère vous vouloir paraitre tel personne badine, pour telles tournures quelquefois alambiquées – loin de là. Et pourtant l'endurance du peuple palestiniens en laisse à rêvasser. De surcroît, cela laisse un once espoir de plus aux incrédules à voir ce peuple délaissé de telle sorte à un tel sort pour dire que la Providence est une chose maléfique si elle Est – pensant orgueilleusement être capable à résister à Elle si Elle est, ou s'admettant qu'Elle existe inconsciemment, oui celle-là qui les a créés même les sustentant en tout besoin et tout instant de la vie terrestre et même en l'instant, soit dit en passant, de cette pensée seule à son tour maléfique; et qu'Elle n'a de toute manière, point d'importance en leurs yeux se trahissant ainsi en leur fausses croyances passionnelles – et disant en leur fond croyant être rationnel “voyez ces gens qui croient en un Dieu Châtieur qui laissent ces enfants être injustement persécutés” comme s'Il n'était plus un Dieu Sage. Leurs croyances en cela ne se baserait point en fondation sur un divin message révélateur d'éventuels châtiments à devoir endurer par quelque ennemi se détestant pour cause de différence de message, les uns étant forcément les injustes préjudicieux pour en devoir être riposté en légitime de défense de justesse, excluant de ce fait tout droit de légitime défense qui semble être si rationnelle intellectuellement; peut-être omet-on qu'il y a aussi des temps opportuns pour des rationalités qu'on se veut? En tout état de cause, des guerres existent et l'existence même de celles-là en est déjà “une preuve suffisante de l'inexistence divine”. Comme si désormais, l'âme croyante se devait à l'entente de ses pensées maléfiques se tirailler pour être volontaire en sa croyance, qu'elle devait renoncer “en ces choses irrationnelles” si elle voulait vivre l'expérience d'une paix pleinement savourable. Car eux, les incrédules, ils la vivent ainsi se devrait-on croire pour être soi-même d'un “savoir sûr” de leur irrationnalité

basée sur des conjectures ancestralement familiales. Voilà donc “des malheurs en lesquels les croyants croient aveuglément pour ne pas avoir réfléchis”. C’est plutôt que, la notion de l’oubli de soi en son propre détriment au profit des autres est une chose diamétralement absurde, même avec la plus grande des volontés de vouloir être compatissant. Quand bien même, en certains cas quelque peu digressant faites y cas, on serait forcé d’admettre une certaine louabilité que cela est une preuve qu’il existe en la personne s’y adonnante un grain de bonne miséricorde. Partant, cela dépendrait de savoir la situation exacte en laquelle cette commisération s’est manifestée. Religieusement parlant, il est inconcevable qu’une personne exige d’une autre d ‘être éclairé en une quelconque matière et l’en accuser injustement de cacher un savoir divin qui lui fut octroyé gracieusement, entendant par là qu’elle se veut être enorgueillissant et surtout oublieuse de sa propre personne pour confrontation malencontreuse qu’elle manifeste. Surtout et *a fortiori*, quand il y a des savants qui sont à même de subvenir aux demandes. Bien que le fond du message voulu reste intelligible. Un savoir qui se veut commencer par la parole sans avoir compris le silence est chose méfiable, car il doit avoir passer initialement sous les mailles stéréotypales de la société, ce qui demande être solidement fondé et donc commencer à se solidifier scientifiquement pour être tout le moins profitable. Vouloir profiter aux autres sans l’avoir été pour soi est s’oublier. Être bénéfique à soi est, être profitable aux autres. Comme si la science ne pouvait être silencieuse et qu’elle se devait être toujours et uniquement parlante. Il a bien fallu que le savant s’assagisse en effectuant un travail d’introspection et d’acquisition de connaissances pour s’y montrer à la grande lumière. Existe-t-il une crainte révérencielle du Divin en la parole nesciente ? Tandis que la science peut avoir des degrés de crainte ou comment expliquer que certains savants moins savants que plus savant qu’eux ont pris la parole ? Se devaient ils d’attendre aléatoirement le même nombre d’escience pour se voir le droit d’expression ? Ce n’est plus là une question d’orgueil, mais plutôt de retenue craintive. La retenue par crainte du Divin pour quelque hésitation ou tergiversation existante n’est pas chose condamnable, et toute expression sage visant à dénoncer un mal n’en est pas plus. Si une personne s’ayant trouvé face à un despote et s’est vu en devoir par quelque crainte divine d’en être pris à parti pour son silence, sans disant que tout le monde le sait déjà pour son despotisme et qu’il n’y a de ce fait aucune urgence empressante de l’en apostropher en disant “ne cesserait-tu pas de tuer des gens incoupables par quelque crainte du Divin” s’en est une chose que flattable, toute comme on ne peut en vouloir à celui ayant crainte pour quelque méfait de tyrannie par le despote d’en avoir garder le silence, tout en ayant une pensée en son tréfond du cœur récusante de ses faits condamnables. Mais peut être dites-vous par quelque résignation en l’exemple du premier despote, et étonnement fâcheux du second, où est la sagesse ? Il y a des sagesses silencieuses saviez-vous ô lecteurs ? En somme, la science demande d’être vigilant dans les moments de suppositions et de ne pas anathèmiser incessamment et irrévocablement tout et un chacun. Le paraitre n’est plus scientifique tout en demeurant méritablement exploitable.

Ce sont de ses pensées existentielles qui turlupinait Délanlaye allant faire les emplettes exigées par sa mère dégénérescente, qui avait atteint déjà presque “l’âge de la mort” : c’est cet âge auquel les normes sociétales conditionnent l’individu. Il entra au marché fit ses emplettes comme voulu qu’il les fit sa mère, et entra chez lui aussitôt. Ils déjeunèrent ensemble sur le balcon du rez-de-chaussée portant sur la vue de la mer encore quelque peu agitée

torrentiellement par les hallebardes foudroyantes de la veille. Il demeura pensivement regardant au long de l'horizon et vit comme nuitamment l'indistinct oiseau blanc tantôt, déployant fièrement ses ailes au haut du ciel grisonnant, penchant la tête diagonalement et verticalement dans les profondeurs de la mer comme cherchant le moment convenable d'attaquer sa proie en son apparition, tantôt les rapprochant pour perdre de son altitude et s'en approcher de la mer et l'y scruter de plus prêt. Ensuite, il observa les lueurs de soleils transperçantes les nuages pour aller atterrir dans l'eau de la mer en mouvement, pour rabaisser ce regard exhaussé sur ses mains accoudées de la table. Il observa ses veines ressortantes et cette soupe crevassée aux vapeurs incessantes remontant pour disparaître dans cette espace de l'invisible à l'œil nu.

- Qu'attends-tu de manger dépêche-toi avant qu'elle ne se refroidisse.

Il prie alors sa cuillère et la plongea en elle remuant les légumes comme voulant encore en rester à l'observation. Puis se mit à mettre les cuillerées les uns après les autres dans son avaloir asséché demandant être humecté. Il finit l'assiette et lécha avec compassion son index à l'aide duquel il avait l'habitude d'essuyer les restants des plats jusqu'à blanchir le fond de l'assiette, car il ne fallait en aucun cas être ingracieux pour des bienfaits que force gens aimerait avoir, et qu'on possède et auxquels on fait peu cas, et ensuite célébra les louanges divines comme voulue et se mit à faire la vaisselle avec vigueur de plein gré. Sa mère vint à lui brusquement disant :

- Ce n'est pas l'affaire de l'homme, bouge et laisse-moi faire c'la.

Il réagit regardant les fourchettes sur lesquelles couler l'eau du robinet rouillé d'un ton fermement doux à ne point brusquer les sentiments de sa mère :

- Je peux l'faire t'inquiète, j'ai de toute façon bientôt fini.

La mère s'en alla alors désespérément plein de chagrin pensant qu'en dira les gens voyant son fils laver la vaisselle, et même quelle femme au monde voudrait de lui si elle le voyait se comporter aussi fémininement. Oui, toute ses façons doucereuses de parler et de faire n'était pas le comportement de l'homme à avoir. L'homme se doit être fort comme le roi à qui les plats sont ramenés et n'en a qu'à se piffrer le ventre et s'en aller laissant tout cela à ceux qui en ont le statut. Il n'a qu'à monter sur son trône et balancer de son sceptre de gauche vers la droite et de droite vers la gauche. Comment son fils a-t-il pu se rabaisser à ces choses déshonorantes, et pourtant le père ne fut point de cette gamme. Ce n'est pas patriarcal que d'être efféminés. Et les voisins et les proches qui sont des gens si fièrement autoritaires, qu'en penseront ils ? Qu'une femme de plus grandie dans le foyer ! Quelle honte à la famille ! Quelle misérable honte !

Délanlaye alla ensuite après avoir fini le lavage, repasser au fer ses habits. La mère aussitôt vit son fils s'adonner encore à ces choses et intervint est dit :

- Laisse-moi faire ça, je t'dirai quand j'aurais fini, va-t'en je t'rappellerai.

Il se résigna alors et alla dans sa chambre d'à côté plein d'une senteur de musc agréable. Il pleura le visage larmoyant jusqu'à en mouiller sa barbe épaisse d'un empan comme un marmot qui n'a pas eu sa dose de caprice gavée et devait à tout prix verser des larmichettes. Il cessa

pour un instant de pleurer, et s'en remit aussitôt en recrudescence comme si maintenant il n'allait jamais s'arrêter et du reste n'en avait guère même l'envie. Les pleures sont à l'âme ce que les drogues sont aux malades, ils guérissent l'alourdissement qui sombre l'être dans les obscénités. Ils sont comme une délivrance des choses mondaines qui accablent s'accumulant et desquelles il faut s'en débarrasser hâtivement, s'en purifier au fur et à mesure aux moyens "des versements ophtalmiques". Il alla à la fenêtre donnant sur ce même firmament en lequel défiler encore de longs nuages nonchalamment. Au vu duquel l'âme s'éprend d'une sensation de grandeur indicible comme s'étirant en cette petite poitrine compressante. Il s'essuya le visage à l'aide d'un mouchoir avant que ne rentre sa mère et le découvre en cet état, il ne fallait absolument pas qu'elle le découvrit ainsi. Tout à coup, il entendit de l'autre côté de la porte sa mère disant :

- Délanlaye vient prendre ta chemise, elle est finie.

Il l'y mit sur lui et sortit. En ayant arrivé en un endroit spacieux il vit un gaillard moustachu la mâchoire rasée fumant une cigarette et lui dit brutalement :

- Monsieur est croyant peut-être ?

L'homme se retourna et vit un jeune homme d'une quinzaine d'année. Il le dévisagea de tête au pied et rétorqua :

- Pour quoi dit-tu ? Dit-il
- J'aimerais juste savoir si vous croyez en Dieu.
- Juste ?
- Oui.
- Alors juste oui.

L'Homme ne fut point d'humeur à en parler ; l'expression de son visage disait intrépidement "Va voir ailleurs si j'y suit petit effronté de bambin et laisse m'en fumer peinardement ma cibiche". Ce qui attrista Délanlaye car il ne comprenait pas, tout en ayant son avis, pourquoi "croyantes" qu'elles se disait être ces personnes, n'en voulait point piper mot, voir même en étaient carrément offensées d'en être questionnées en leurs croyances. Si Dieu existait, n'était Il pas Celui qui devait les avoir créés et façonnés tous les deux ? Ou bien, était-il d'avis qu'il y ait deux Créateurs pour deux créatures ? Que le Premier eût décidé de créer une telle, et qu'un deuxième une telle autre, et s'en sont dit mutuellement "Voyons si la mienne est meilleure et si elle me reconnait, mais si elle ose à mécroire en moi en ton profit qu'elle s'attende aux supplices de l'éternel infernal". On eut pensé qu'un Créateur put être impotent et limité en son royaume céleste et terrestre sous peine qu'il y en ait plusieurs en la menée des reines, que cette pensée même était passable en l'esprit de l'être raisonnable qui sait distinguer facilement le bon grain de l'ivraie, et qu'Il ait voulu pour cette raison même de sagacité qu'Il lui ait grassement octroyé, le soumettre à cette épreuve de la tentation du vrai-faux par quelque malice et amusement qui l'arrangeait. Toutefois, cela est aberrant ne serait-ce que du seul point de vue de la raison elle-même, puisque le chaos règnerait alors sans l'ombre d'un doute sur la terre. Le Seigneur pût-Il être pour le pis-aller en complexité de reconnaissance alors qu'Il dut être rationnellement l'Indépendant-Absolu ? Celui qui écarte tout doute sainement des esprits et des

cœurs maladifs, le Soigneur qui guide vers le chemin de la droiture sans créer d'équivocité. Il dut en effet l'être et peut-être même sans doute qu'il l'Est, mais l'être qu'est-il à son tour alors ? Celui qui exposé à la porte de l'éden ait voulu s'en détourner au détriment de celle de l'enfer ? Comment cela se peut-il être ainsi, qu'un être prétendant vouloir aimer la vérité s'en détourne en sa venue évidante, si ce n'est qu'il en est en prétention continuelle de l'hypocrisie envers soi-même ? Le Créateur qu'en a-t-il alors à faire dans cette histoire de l'être refusant ? De l'être malveillant en son âme ? De celui à une face jouant sur deux-face ? Délanlaye n'était point de ceux qui s'adonnerait pour tout le monde en ces choses de duplicités nauséabondes, et repoussantes pour l'être qui aspirait à la rencontre du Vrai et se disait être en tout cadre consciencieusement recherchant, au devoir même de se contredire dans ses pensées et habitudes les plus profondément enracinées et dans sa culture – cette chose si souvent parasitaire quand le culte à son mot véridique à dire. Mais il est des vérités offensives qui ont leur part de silence à jouer dans quelque affaire en quelque personne ; comme la mère qui aspire à certains aspects du patriarcat culturel et à laquelle il ne faut pour rien au monde faire fi. Ce serait une violation divine que de faire fi à la mère parce qu'elle a tort, parce qu'il y a des choses qu'elle ne comprend pas. On se doit être magnanime et longanime envers ceux qui ne comprenne pas. Parce qu'il y a bien des choses de la subconscience desquelles l'être était inculte auparavant, avant de les immortaliser en sa conscience, et cela avec le temps nécessaire. Dépourvoir donc les sans-savoirs de la durée temporelle *sine qua non,* laquelle soi-même on s'est attribué pour savoir est partial. Quand bien même on serait porté à croire savamment qu'ils sont insoucieux en leur propres devoirs. Le bien et le mal ne sont point égaux, repousser le mauvais par le meilleur amène bien des cœurs marmoréens à l'adoucissement, et ce à l'ouverture du nouveau et meilleur ; celui du recherché et fondé scientifiquement par quelque miséricorde du Très-Miséricordieux.

Sur ces entrefaites, il s'en alla badigeonner ailleurs sans savoir où il allait exactement, en quelle direction il tenait route. Puis il vit une vielle femme d'une soixantaine de carat essoufflée et vraisemblablement valétudinaire, d'une sveltesse squelettique et d'une courbure dorsale proéminente, accrochée à ses sacoches pleines de victuailles y tenant pour sa vie, à peine tenante sur ses pieds, et remarquablement balançante vers les côtés tel un navire voguant les flots de l'océan. Il accouru à elle et les arracha de ses mains à *manu militari* comme s'il se vit dans l'obligation de lui porter main-forte. A ce moment, il pensa momentanément qu'aurait dit sa mère si elle eut vu son fils venir en aide à cette faible femme, ce fut une pensée pour lui répugnante car il n'attendait point de vantardise de la part de quiconque pour un bénévolat ; mais ce sont de ses pensées incontrôlables en lesquelles l'âme s'apprête à s'aventurer et qu'il faut halter à-la-va-vite. Elle, l'air d'être si stupéfaite dit :

- Vous êtes aimablement courtois jeunot, vous êtes de cette prestance qu'il n'en est presque plus, rarissimement, rarissimement, ...

Délanlaye éprouva de nouveau une sensation d'admiration et d'amour-propre qu'il détesta. C'est une de ses sensations quand quelque diable incite quelque envieux de vous combler de flagornerie par quelque jalousie afin que vous vous aduliez et perdiez de votre révérabilité et desquelles il faut prendre la fuite aussi rapidement que possible.

- Je vous suis reconnaissante petit, vous êtes chevaleresquement éduqué. Insista-t-elle encore avec le souffle lourd. Qui est votre mère, peut-être l'ai-je déjà croisé ?

La dame aussitôt senti une désinvolture en son âme – celle-là au ressentiment d'avoir posé une question déplacée, une de trop à ne pas devoir avoir été, une de celles faisant partie de ses intimités sacrales à ne pas s'en approcher et de laquelle il faut vite s'en rattraper. Comme si le poli inconnu lui disait tacitement que s'on affaire n'allait pas plus haut que la bienséance qu'il propose, et qu'il n'était pas tenu envers quiconque en quoique ce soit de dévoiler de sa vie privée.

- Du reste, vous savez jeune homme cela n'a aucune importance. Ce qui importe ne sont mie les biais qui vous amena au bien que vous fîtes, mais bien le fruit qui en résulta.
- Vous dites bonnement Madame si je puis vous répondre, toutefois il incombe nécessairement d'en porter à cela aussi ses nuances qui ne sont pas des moindres importantes.

Ce tac au tac et vivacité volubile avec laquelle il riposta la laissa quelque peu sur son séant, car elle vit un garçonnet plein de taciturnité se transformer ores en une machine robotique programmée à défendre des causes codées en sa puce électronique ; un esprit critique autrement dit, prêt à défendre ses causes, plutôt que d'avaler des couleuvres.

- Le résultat n'est incritiquablement jamais qu'une éclosion de labeurs anticipés, avions-nous jamais assisté aux moissons sans semaille ? Non point que je veuille m'en flatter daignez m'entendre, mais les faits le prouve d'eux-mêmes. Bien qu'ainsi, si nous portions en cela un tant soit peu de nuance, nous dirions que pas tout moyen menant à une fin voulue est pertinent car nous viendrions alors en effet à pouvoir justifier tout acte ignoble et même celui qui semble en apparence être bon.
- Si tel et tel est le cas veuillez alors m'en éclairer par quelques exemples argumentatifs.
- Vous savez de toute manière la notion de bien reste relative, si nous venions à considérer les opinions de chacun, elle varierait. Et dans l'absolu, elle est irremplaçable.
- Je ne peux que confirmer vos dires. Chacun se voit être propriétaire du droit de l'absolu, c'est la raison pour laquelle ils existent des tensions. Votre absolu est-il même peut-être relatif en mes vieillots quinquets, et réciproquement. Eh bien, je vous vois bien fin pour l'âge que vous avez dit donc.

Délanlaye se tut et reprit séance tenante, car il vit une précieuse aubaine à saisir.

- Qu'en dite vous alors des gens religieux ? Sont-ils de simples obnubilés qui veulent croire en ce qu'il n'y a pas ?
- C'est cela même, et le choix se doit se faire à bon et plein gré sans coercition. Les croyances religieuses sont des sans-assises scientifiques. Des...
- Je divergerais bien...
- Divergeons-en alors ! quoique...je souhaiterai que tu viennes pour la dînette organisée de demain par ma belle-fillette, on y sera naturellement plus tranquille car nous voilà céans bien arrivé déjà à destination.

Elle prononça cette dernière phrase avec jovialité et force entrain qui fit ébaucher en Délanlaye un sourire calculé de bienveillance, et entra la porte d'une maisonnette à façade sobrement érigée. Lui à son tour, il rebroussa chemin allant par les odeurs champêtres en état de réflexion de ce qui avait été dit, et impatient de la revoir à la dînette à laquelle il fut convier et à laquelle aimablement il accepta de s'y rendre.

Il traversa les boulevards pleins d'exubérances éclectiques: de pourpres érables, de robiniers, de platanes, de frênes et de tilleuls; passant par des espaces typiquement floraux, ces enclos panachés de coquelicots, jonquilles, d'anémones, de lys-lilas, de pensées, de pâquerettes, de marguerites, de pissenlits, d'hyacinthes,...ainsi qu'une charmille verdoyante et raffinée d'une époustouflance sinon paradisiaque, du moins singulièrement appréciable, et quelques venelles cauteleusement épiant les côtés car il ne manqua pas une seule fois d'être un souffre-douleur des chauvins jusqu'au-boutistes malintentionnés, non point qu'il les craignît en quelque méfait qu'ils pussent lui faire, mais par bonne et simple accoutumance. Il est bien des mégardes seyantes qu'ornent leur auteur en leur moments de devoirs, en leur moments de venue. Pas tout volonté préservatrice se doit être vu illico comme une frousse du couard. Les Hommes forts ne sont point ceux qui sont à la merci des mirettes de ceux qui se prétendent, ceux qui se donnent des honorabilités au sein de leurs semblables, force s'en faut. Au contraire, il est des convenances qui régissent en fausses avocates, au statut de l'ignominieux, en l'entraide parcimonieuse de la grandeur des âmes. Bien outre, une âme qui concourt à la petitesse de sa prochaine pour l'ignoble qu'elle est, est noblement déléssable par celle aspirante à l'immensité de son potentiel ; elle ne doit point s'être un batardeau et s'endiguer au seuil de son ingéniosité du nouveau et du plus-grand ; l'âme qui a des espérances n'a rien de subversive, c'est celle au contraire qui se plait au sur-place qui est aux fourberies pestilentielles et dédaignables. Dès lors, c'est une digne hardiesse des délimitations poncives qu'instaure la société pour des êtres de plaisirs, qu'il faut à l'âme qui veut s'ennoblir en des contrées de puissances vénérables et augustes. Sans dires nécessaires que l'entièreté des contrées promues par le corps social sont à l'enclos et pilori du minable, toutefois de meilleures en restent à souhaiter en l'exploitation. C'est plutôt l'amour de l'éternel mondain et l'amertume du mortel incontournable qui sont à l'aulne de l'apetissement et abêtissement de l'âme capables aux solennités grandissimes – au sens mélioratif. Il ne s'agit guère de s'hausser hautainement au-deçà et delà des âmes qu'ils y aient, c'est-à-dire des autres existantes ; néanmoins son seule enclin à l'inhabituel époustouflant la somme d'ores en avant aux cimes des singulières, de celles qui ont aussi l'élan à la croissance du spirituel. Partant, on ne peut égaler l'inertie et l'involonté à la bonne aspiration bénéfique – soit dit – avec quelque redondance. A ceux qui aspirent au système de fructification du capital démesurément pour se matérialiser davantage en leur propre dépens, à eux alors ce à quoi ils aspirent. Mais, l'âme qui s'exulte sans cuistrerie à l'acquisition de la métaphysique et à l'entendement du transcendantale, qu'en a-t-on à l'incriminer à être ambitieuse à rechercher la béatitude auprès du Vrai qu'on prétend tous vouloir découvrir sans dévouement ? C'est cette étonnante césure qui crée perdition entre le monde des âmes.

En toute état de cause, il arriva à l'emplacement des protestations en cours et en bigla les quelques-uns des présents en grand nombre. L'homme à la chétivité non-négligeable qui essaye de se donner des airs de bourreau au sein de la multitude en lançant des lacrymogènes aux

forces de l'ordre plastronnés et cuirassés de blindés d'arsenal défensifs et offensifs, et en vociférant des choses à peine audibles dans ce tohu-bohu de tintamarre. La femme au couvre-chef baragouinant un charabia d'une rogne notablement réjouissante. Des mouflets de-ci, de-là ainsi que des abeilles bourdonnantes emmouscaillant au pieds de chacun. Ce barbon au bacchantes retroussées et poitantes vers l'immenssisime azur de l'infini trémoussant hargneusement sa canne en direction des argousins. Sur les bitumes parsemés par-ci, par-là des chichiteuses-coquettes tendrons dévergondés, telles des fleurs de macadam aux avant-coeurs entrevisibles à faire tourner quelque fressure et zieutés par de dandys bellâtres, et qui n'engendre plus aucune stupéfaction. C'est le principe de la démocratie qui le veut ainsi, or l'introduction de l'amoral dans la société ne peut être considérer comme attribution du droit civique. L'effondrement de la démocratie commence là où le bon sens se perd ; quand on essaye de comparer ce qui est de l'appréciable naturellement, à ce qui n'est pas de mise ; lorsque on essaye de normaliser une chose anormale aux normes de la nature et de l'entendable de la raison, on se mésaventure sur le sentier des frictions et de la mésentente ; la trivialisation devient alors l'impertinent recours égareuse et le libertinage père de liberté. Il ne sied pas de se corrompre pour aller chercher ensuite des solutions, mais il faut voir conséquentiellement, c'est-à-dire selon les mauvais augures que cela laisse présager. Nous dira-t-on qu'une mère à côté de sa fillette passant une hétaïre la désire à voir en son futur telles celle-là ? Une normalisation ne fait point d'une chose une normalité, et pourtant les termes sont des choses normalisatrices les plus nocives, alors, que voie chacun ses normalités de l'âme déviante. Force est de constater, qu'il faut – pour une reviviscence des cœurs et des âmes – une société basée sur les principes de l'haqqocratie, c'est-à-dire une société qui suit les préceptes du Koran. Autrement dit, toute chose s'étant soumise auxdits préceptes, se verra baigner dans la félicité absolument authentique. Elle trouvera sens à toute ces choses qui lui semblait si souvent effrayantes, terrifiantes, terrorisantes, irrationnelles, insensées, fanatiques, extrémistes,... Tout cela car il commencera à voir par le seul prisme et perspective véridiquement acceptable. Par la seule lumière existante, illuminatrice, salvatrice et salutaire. Il verra le faux par l'œil du vrai. Il faut nécessairement casser la colonne vertébrale des fausses puissances indignes d'êtres idolâtrées par réfutation, renoncement et dénonciation. Toutes ces faussetés pleines de semblances. Il faut gouverner haqqocratiquement; seulement et uniquement avec telle gouvernance haqqocratique, on va pouvoir atteindre ce qu'on prétend toujours vouloir des affaires de l'excellence. Et à celui qui veut tout autre baignoire, que bon lui fasse. Celui qui joue avec le feu et se brûle ne doit point accuser son allumeur, mais au contraire soi-même. La majorité des démocraties qui se disent être telles, ne sont rien d'autre que des battilocraties, c'est-à-dire des pouvoirs qui se veulent matérialistes, capitalistes... une société battilocratique est une société qui sombre dans ses passions sataniques, et s'entraident en celles-là. Elles n'ont d'autre but que l'anéantissement du religieusement spirituel et l'aspiration démoniaque de l'extériorité, de l'apparence, de la montre, de la semblance, et de l'ostentation. C'est en d'autres termes, l'adoration des faussetés et des mesquineries pleines de glorioles. Le désespoir dans l'atteinte d'une perfection, n'en diminue pas moins son existence ; voilà l'un des appâts sur lesquels les gens se font tourner dans la farine et l'une des rémoras desquels use le mauvais allié de l'Homme pour qu'il ne puisse l'atteindre sainement. L'amoncellement dans l'âme des choses prônées par la battilocratie, l'amène – pour cause de sa propre imprégnation avec celles-

là – à se désavouer d'une vérité à laquelle il aspire viscéralement ; et ce désaveu cherche par répercussion nocive et calomniations, à amener tout autre aspiration pleine d'espoir encore – par quelque amertume qu'il éprouve pour cause de sa propre nature – à s'en désavouer aussi tout comme lui vu que son existence est "irréelle". L'aliénation passionnelle amène biens des âmes à la déraison, au délaissement du bon entendement et à l'impossibilité d'atteinte d'une quelconque digne valeur. C'est dans la fausse aliénation qu'amorce l'abjection du soi. Le faux contentement auquel on se décide pour soumission, est sa propre dégénérescence, dégradation, dénaturation, déliquescence. C'est souvent le début de la fin, sauf par quelque mansuétude du Tout-et-Très-Miséricordieux. C'est là un paradoxe digne de méditation. L'être de désaveu a beau dire que le Vivant est mort, de s'adonner à tout acte honteux qui laisserais croire qu'Il l'est, ou Le livrer à l'oubli par crainte qu'Il pourrait ne pas l'être, il se retrouverais en tout état de cause à l'enclos de son propre dédale d'infamie. Son involonté en l'aveu de sa faiblesse et de sa propre incapacité l'amène faussement à croire qu'en s'oubliant les choses ne sont pas telles qu'elles le sont en la réalité de leurs existences. Lui, le Vivant, demeure à son tour Immuable indépendamment de tout. L'être faible se meut d'un état à l'autre, ce qui l'amène fatalement à jeter l'anathème pour cause de sa propre fausse errance sur tout autre, et surtout sur l'Indépendant-Absolu. L'hachage entier de la terre des fûts d'arbres par le bûcheron n'en diminuerais pas moins dorénavant le souvenir des arboricoles acclimatés à d'autres conditions d'habitats ; ils sont certes soumis à cette acclimatation fut-ce même avec la plus grande des désolations, l'étincelle d'espoir du repoussement d'autres encore et l'éventuel retour en ce cas à ceux-là, doit nécessairement exister en eux sans pour autant devoir en tel cas espéré venu, renier maintenant l'existence du passé désolant et tout à la fois avec tout le digne droit de répugnance qui leur est dû. Autrement dit, le changement perpétuel d'état ne doit pas être la cause de dénégation d'une chose réellement existante au profit de celle qui désole du point de vie de l'absolu ; on peut bien être éprouvé par la contingence pour raison de sa faible humanité par nature, néanmoins cela ne reste rien d'autre qu'une tentation de la nécessité existante indépendamment.

Tête II

Le lendemain, lorsqu'il Il arriva au seuil, il fit le pied-de-grue, en cette instant d'attente une brise vint subitement effleurer légèrement son visage poilu, ensuite il toqua à la porte, sitôt apparu la femme vénérable à ces côtés, une charmante jeune demoiselle à la longuissime chevelure allant jusqu'aux orteils, de petites esgourdes et un habit bigarré de zinzolin-flavescent.

- Me voilà ! Sitôt invité, sitôt venu. Dit-il avec assurance, et la dame répondit tout naturellement et avec beaucoup d'entrain :
- Te voilà bel éphèbe ! la bienvenue aux conviés entre vite ne reste pas à la porte il va commencer à verser des eaux.

Il entra regardant tout et n'importe quoi, il vit des savates et une bécane délabrée en compote adossé au mur de l'entrée et d'autres bric-à-brac pêlemêle qui n'eut pas valu un clou de soufflet. Sou peu, apparut le maitre du céans, un égrotant homme sénile, un lorgnonard avec un bourrichon ovoïde et un quart de brie notable qui mit en deux-deux son eustache dans la poche de son béni-bénard, et retira sa deffe en s'approchant de Délanlaye d'une légère cadence, et lui dit en tendant sa main droite :

- Je vous sais gré d'être l'hôte de cette modeste gîte. Monsieur...
- Juste Délanlaye, c'est moi qui vous suis obligeant monsieur...
- Mouchard.
- Je reconnais vos amabilités. Je vous remercie pour toute prévenance. répondit-il chiquement avec sa voix pleine de tonus.
- C'est la moindre qu'on put faire pour ce que vous fîtes. Dit-il comme quelqu'un qui ne connait pas l'intime identité d'une personne, mais qu'les manières n'en laisse de prime que beaucoup à en dire bonnement.
- Je vous en prie, je ne demande point de salaire. Répondit-il avec sincérité.
- Passez-moi votre dessus que je l'accroche sur le porte-manteau. Dit-il avec cette bonne intention et réciprocité de l'empreinte des manières respectables qui la provoque.

Il l'accrocha et ensuite il suivit dans une petite chambre d'hôte garni de commodes avec des amuse-gueules dans laquelle ils demeurèrent en attendant la finition des nourritures. Ils parlèrent de politique.

- Y en a assez de ces entourloupettes de l'Etat, déjà que les gens ont du mal à faire bouillir leur marmite, ils nous jobardent...dans la farine ; eux avec leurs poches bien galetteuses, ils sont heureux comme le poisson dans l'eau et ils pensent que tout le monde sont pareils. Sans nous laisser aucun achetoir, bah ils veulent mettre nos baguenaudes bien à sec et nous envoyer tout droit à la chine comme disait mon ancien, j'ai mauvais pressentiment que nous irons tous au safran ; ce sont des boniments politiques, des frimes, on est gouverné par des attrapeminons, si fait par eux-mêmes. Plus aucune

affure à faire... et dire pour dire, ce coup de pied dans la fourmilière est une vraie folichonnerie n'est-ce-pas? pensaient-t-ils qu'ils vont pouvoir nous attiger de nous sans conséquence ? ils nous la font à l'oseille...c'est ça! comme une lettre à la poste pensaient-ils qu'ils vont pouvoir...excuse-moi, à cause de toutes ces gabegies… j'ai des papillons noirs, je suis vraiment fum-fumasse! ; par rapport à eux nous sommes gueux comme un rat d'église; mais...il ne suffit pas de faire des cochonneries ensuite aller écurer son chaudron pour recommencer de nouveau mine de rien!

L'âgé faisait volubilement vitupération et remontait son pince-nez avec sa main osseuse parce qu'il lui glissait pour tomber à chaque fois. Aussitôt une grosse voie s'entendit de l'autre côté de la chambre de la cuisine :

- Affolez la gamelle ! Amenez-vous par ci à toute-bride ! Aboulez-moi vos viandes !
- Allons-y à la becquetée. Lui dit-il
- Ils entrèrent la cuistance dans laquelle se trouvait une table avec des mangeailles à tire-larigot.
- Ah quand il s'agit d'affûter ses meules nous voilà les premiers. Dit le vieux aux enfants arrivés en premier et déjà à la table, et à sa compagnonne d'ajouter :
- Nous n'avons pas la gale aux dents nous, je vous présente les bourratifs : une menée d'avergots, des frometons bien jaunâtres, bien sûr comment s'en passer des artiffes de merlan, des cochonnailles...
- Ah ! les cochonnailles je les ai dans les tripes celles-là. Dit le vieux galvanisé.

Le lorgnognard aussitôt commença à les chipoter de ses arguemines et d'en jouer avec ses mandibules, et lui se tenait tel un amoureux de carême ne sachant que faire, par où commencer. Il vit entrer à l'écorche-cul un autre môme mince comme une aiguille aux lampions à peine ouvertes ; il manga avec un lance-pierre et s'enfuit aussitôt venue.

- Bel balthazar ! bel balthazar ! Pas de larmoiements, pour une fois qu'on ne mangera pas à la croque-au-sel vous devriez êtres souvent convier. Dit le vieux.

La mère fît une saboulée à l'un des petits avec sollicitude.

- Cesse de bâffrer tu dois allez pachave encore à la paillasse gonflée tu risques de faire siphon.

Le sénile finit et lécha ses badigoinces disant :

- Moi j'irais dormir comme une souche, comme un loir cejourd'hui ma parole.

Ensuite il se tourna à brûle-pourpoint envers Délanlaye avec instance et amorça une flopée de questions comme s'il fut au-devant du commissaire :

- Quel âge as-tu ? Tu vaques en que'que bibelotage ? Que'que passe-temps ou autres ? Des fiançailles ?
- La quinzaine. Pas de fiançailles du tout.
- Assez de berges pour faire une fin. En ces balais j'avais déjà la bague au doigt. Et ton gagne-pain ?

- J’écris des poèmes.
- Ah tu taquines les muses ? Dit-il facétieusement. Et tu peux gagner de cela ?
- J’aime la précision, eh oui suffisamment pour avoir sa croûte du soir.
- Ah ça alors ! Laisse m’en voir un peu de quoi tu es capable.

Il sortit aussitôt gaiement alors de sa poche un ébène calepin et l’ouvrit en disant quelque chose comme “bissmi...” et entama sa lecture avec application :

Ô toi, coureurs après les biens de cette terre

Qu’as-tu acquis de ceci qui n'est éphémère

De ceci t’ayant donné des plaisirs rapides

N’as laissé derrière soi des remords acides,

Des larmes et douleurs à cause de soi-même,

A cause d’une passion trompeuse que tu aimes

Que tu chéris comme ton enfant nouveau-né

Dans le berceau de ses cris stridents élevés

Pense tu vivre en tes fausses espoirs toujours ?

En tes rêves illusoires qui te pèse lourd ?

En ce qui mange ton temps n'en laissant aucun,

En ce qui berne toujours, aux mains du malin ?

Un ennemi évidant pour tous les humains,

Un joueur aux milles ruses, faible et malsain,

Une carte du poker qui porte malchance,

Une porte de tout mal menant aux démences,

Une insufflation de tout instant et moment,

Qui compresse l'âme pour dévier du Grand,

Celui qui t'appelle aux portes du repentir,

Qui absout tes péchés les petits et les pires,

Un espoir lumineux qui donne de l'espoir,

Une Paix apaisante du matin et soir,

Un Guide pacifique des êtres qui veulent,

Se réjouir en ce monde du prix de linceul,

Ces plaisirs ne valent pas ton âme en enfer,

Ces carcans aux mains et coups, ce fondu de fer,

Qui sera versé aux visages des injustes,

De ceux des mécréants, des incrédules rustres,

Une seule vérité frustrante est meilleure,

Qu'un essaim de plaisirs et passions trompeurs,

Un seul ami sincère en ce monde perfide,

Est meilleur et plus sûr que mille autres avides,

...

Les deux lieux des éternels sont plus prêts de l'Homme,

Que les lacets de ses chaussures sur pieds,

Les œuvres après la mort auprès du Vrai sont comme,

De viles cendres par le vent éparpillée,

Hormis les œuvres des croyants ils auront certes,

Rétribution des terres sous lesquelles coulent,

Des sources de bontés foisonnantes et vertes,

Des houris de chasteté pour des pieux en foule.

Sont-ils égalables les croyants et pervers ?

Doivent-ils avoir la même rétribution ?

Le croyant qui connait ses objectifs et espère,

L'hypocrite oublieux qui suit sans but ses passions ?

Ô le Maitre de la Tablette préservée,

Ma mort Tu la voie maintenant même elle est,

Dans un espace de temps lointain ou tout prêt,

Tu la voie elle est là tout prêt à ta portée,

Si Tu Veux, Tu la diriges vers un tout autre,

Sort inéluctable que Tu lui as prescrite,

Si Tu Veux, Tu la fais venir et Tu me Montre,

Entre enfer et paradis ce que je mérite,

Si Tu veux, elle m'arrive maintenant même,

En ce moment de mention, en ce moment,

C'est Toi, le Vivant qui voit ma mort le Suprême,

Si Tu veux, Tu envoies cette ange à l'instant,

A l'instant que je vois et j'entends et respire,

Un vrai moment de vérité plein de douleur,

Les gens pensent que je suis fou, que je délire !

Ils ne savent pas qu'après la mort il y a l'Heure.

Ils sont à rire encore la mort sans savoir,

Qu'une chose plus douloureuse les attend,

Cette Heure de vérité aux visages noirs,

Ils viendront au côté du trompeur : le satan.

Voulez-vous rire de moi aux cœurs endurcis ?

Me rabaisser avecques vos paroles males ?

Avecques ces moqueries mon cœur adoucis ?

Avecques ses paroles injustes et sales ?

Je vivrais certes pour mon Seigneur et mourrai,

Que pour Lui je vivrais pardonnant pour Lui seul,

Ils sauront leurs acquis et moi aussi je saurais,

A la fermeture de l'albâtre linceul

Moquez-vous de moi, moquez-vous je vous en prie,

Est de larmes riez et de rires pleurez,

Exaltez-vous, Exultez-vous de l'euphorie,

On verra qui rira et pleure en dernier.

Un silence froid s'installa, comme si un vent bigrement frileux vint à passer en frigorifiant et anchylosant tout sur son passage sans aucune clémence, sans aucune prévention visant à mettre à l'abris de soi ; ce fut comme une chose d'à la fois plaisante et déplaisante, un sentiment mélangé d'une chose qu'on désire et en même temps indésirable ; comme une vérité qu'on prétend vouloir atteindre et à la venue de laquelle on sent en sa personne une certaine rétractation inattendues et soudaine, et à laquelle on doit se faire mine de plaisance et connivence avec la personne qui nous la dévoile; comme si tout ce qu'on aspirait n'était que celle-là même du fait même de sa tangibilité, de son irréfutabilité, de sa solidité et acceptabilité tout naturellement évidente et irrepoussable. Tel l'Homme qui d'ores se trouve en proie d'un emmurement et n'as d'autre option que celle-là de la franchise de l'instant, puisque la seule sur laquelle reposable humainement ; comme un cri de désespoir émancipateur du tréfond des entrailles qui dit avoir assez de tout collision égarante et frivolement épuisante ; un dévoilement à soi de soi-même. Une reconnaissance implicite du pédantisme de son âme, ou à tout le moins un savoir déplaisant de cette disposition d'âme qui est la sienne. Comment agir en telle occurrence ? Faire le niais qui comprend que dalle, minimiser tout considération, ou se montrer téméraire malencontreusement ?

Tandis qu'il reprenait son haleine avec quelque gorgée d'eau qui lui fut mis à disposition de portée, le cocon familial s'épiaient les uns les autres comme si on essaya de trouver une approbation ou rejet de la chose venant être ouïe, et qu'il fallait à tout prix avoir une même sentence concordante, sans gaucherie gênante, et en même temps sans trop porter d'intérêt à défaut d'être pris au dépourvu d'une chose involue et raidissante; et partant sans porter atteinte aux sentiments de la personne.

- C'est magnifique, c'est sublime, c'est urf comme chose ! Vous êtes bien ferré. J'imagine bien sans doute que vous en faites d'eux de votre beurre. Dit le vieillard.
- C'est vrai qu'il est bien dessalé en ce qu'il fait !
- A qui sont adressé vos poèmes mosieur ? Dit naïvement l'un des enfants.
- A tout le monde qui aime la vérité, l'honnêteté, la bravoure, la patience, leur Créateur, avec de plein gré ou à contrecœur.
- Le Criator c'est qui mosieur ?
- C'est le Septième de nous six, Celui qui entends cette question qui est la tienne, et te vois maintenant alors que tu es en train de me la poser et que je suis en train d'essayer de te l'expliquer ; c'est le Vivant qui nous a nourris de ces avergots et de ces fromegis et de ses arties que tu ne voulais cessais de manger aussi goulûment n'est-ce-pas ?
- Ah ! c'est mon père ?
- Gloire à celui qui est pure de tout partenaire ! C'est celui qui se trouve au-dessus.
- Cesse d'ennuyer monsieur. Intervint la mère comme pour désamorcer une discussion trop embarrassante.
- Je vous en prie madame, de quel ennui est-il question quand il s'agit de Dieu ? Quand il s'agit de celui qui nous sustentes tous sans exception avec subsistance matinale et vespérale. Celui qui nous donne vie après chaque sommeil pour un décret voulu, et reprend vie à sa venue.

- C’est Lui qui va me fermer les yeux quand je vais aller dans le lit dans pas longtemps ? Dit l’enfant curieusement intéressé par la conjoncture du moment.
- Celui qui retiendra ton âme plus exactement, oui c’est bien ça ! Tu es un génie petit enfant !
- Mais mosieur pourquoi je ne le vouois pas alors ? Pour quoi il se cache ?

Trêve de questions moujingue ! Intervint le père à bride-pourpoint.

- Il a raison de poser ses questions existentielles votre enfant monsieur. Il doit bien connaître qui est sans qui il n’y a de mouvement, ni de force et de puissance. Sans qui tout s’écroule comme un rien et sur qui tout se tient.
- C’est vrai que c’est intéressant ce que raconte monsieur. Dit la fille jusqu'ici taiseuse.
- Le petit a posé une question très intéressante j’en conviens. Pour quoi ne Le voit tu pas dis-tu ? Pourquoi Se cache-t-Il de nous ? Pour quoi n’intervient-Il pas dans la discussion qui est la nôtre alors qu’Il nous entend et nous vois discuter de Lui maintenant même ? Alors que c’est Lui qui nous a emplis les estomacs à l’instant même de toutes ces délicieuses mangeailles et de toutes ces délicatesses ? Pour quoi nous donne-t-Il à manger et ne se montre-t-Il pas ?
- Si fait ! Si fait monsieur ! Dit la demoiselle avec des soubresauts plein d’excitation de la tournure que cela prenait.
- Parce qu’Il met à l’épreuve ses créatures, c’est-à-dire nous. Il veut voir si nous sommes reconnaissants de tous ses bienfaits qu’on possède grâce à Lui, aussi peu ou beaucoup qu’ils soient, ou si nous nous montrons ingrat envers Lui comme si nous étions capables de subvenir à nos besoins par nous-même et nous pouvions nous passer de Lui en Le reniant, tout cela parce qu’on ne peut Le voir à l’œil humain.
- Mais c’est papa qui charbonne pour acheter ces nourritures. Dit l’enfant avec innocence.
- C’est vrai, mais est-ce papa qui fait descendre l’eau du ciel pour faire pousser toute sorte de végétation et plantation et des fruits et des légumes en abondance pour qu’ils se retrouve dans nos assiettes devant nous, à nos yeux, sous nos nez ?
- C’est vrai papa tu ne fais pas descendre l’eau du cil toi, tu ne fais qu'acheter. Tu es le transporteur toi papa. Dit l’enfant en regardant son père agacé par tout cela avec une seule envie que tout se cesse.
- C’est ça exactement ! Papa est le véhicule qui est sensé d’accomplir ses devoirs envers ses enfants. Envers toi, tes frères et ta sœurette.
- Papa doit apporter les frits et les légimes pour remplir nos esomacs que le Criator à fait poussés pour nous de la tirre.
- C’est ça, c’est ça. Tu es vraiment doué !
- Qu’est-ce qu’Il a crié encore mosieur ?
- Vois-tu ta main à cinq-doigts en face de tes propres yeux ?
- Oui.
- Et les têtes et les pieds de tes parents les vois-tu ?
- Oui.
- Et ma voix qui te parle l’entends-tu ?

- Oui.
- Cette terre sur laquelle tu te tiens de tes propres pieds la sent-tu ?
- Oui.
- Et toutes ces différentes couleurs des choses de la baraque les perçois tu ?
- Oui.
- Ce sont toutes des choses créées par le Créateur qui nous voit et nous entends maintenant même.
- Tout c'que je vouois, j'entends et je sens sont tous crié par Lui alors ?
- C'est parfait ! C'est magnifique ! c'est bien ça. Tu comprends tout comme il faut.
- Mais je veux Le vouoir dirictement maintenant mon Criator. Ô mon Criator je veux te vouoir maintenant.
- Il est impossible de le voir directement car s'Il se dévoilait au gens tel qu'Il est, tout s'anéantirais sur la terre et les cieux. C'est pour ça que les créatures existent pour qu'on puisse Le voir à travers elles. Pour qu'on prenne conscience de la réalité créée dans laquelle on vit grâce à ces choses perceptibles et sensibles par la vue et l'ouï, et qu'on sache qu'on le rencontrera avec certitude après le sommeil éternel.
- On rencontrera notre Criator qui nous entends et qui nous vouois pour de vrai ?
- C'est bien ça
- Je veux vite faire sommeil iternel alors. Dit l'enfant effrayant les uns, et amusants les autres.
- Le décret est dans la Tablette préservée par les anges, on ne peut devancer, ni repousser ce qui est déjà décrété, on doit se soumettre fatalement au destin prescrit en avance ; ce ne sont point des choses dans lesquelles nous avons quelque pouvoir, ou sur lesquelles nous avons mains et force. Par exemple, cette rencontre ici et visite qui est la mienne fut une chose d'avance déterminée ; le fait que je vis ta maman hier et que j'allégea son fardeau en le portant à sa place, et qu'elle décida de ce fait de m'inviter à la dînette et que je vins pour être ici maintenant à le raconter à vous, tout cela est connu par le Créateur. C'est celui qui connait notre hier et notre demain en moindres détails.
- Le Criator savait que j'allais te posait ces questions que j'ai posés ?
- C'est ça, c'est bien ça.
- Et Il sait ossi ce que je vais faire et dire après cette question que je pose et qu'Il entend ?
- Tu es vraiment doté d'une finesse, d'une perspicacité mirobolante !
- Un jour papa était mis à l'ombre par des méchants hommes... Engeôlé veut-il dire. Reprit la sœur qui buvoit ses paroles avec enthousiasme et vigilance.
- Oui, notre Seigneur savait qu'il serait incarcéré par des gendarmes car Il a décrété le passé de chacun et l'avenir aussi. Nous ne pouvions savoir s'imaginant encore être dans un passé prédire l'avenir de cette discussion à laquelle nous nous livrons maintenant, et pourtant Lui, le savait déjà. Nous voilà donc ici en train d'accomplir son décret sur nous. Tout comme après cette discussion tout le monde ne s'adonnera qu'à ce qui lui a été déjà décrété par Lui depuis même avant notre venue sur terre.
- Il y'a des gens qui sont voué à aller dans le feu éternellement avant même qu'ils ne soient venus sur terre ? Dit la demoiselle estomaquée

- C’est bien c’la.
- Mais c’est injuste alors !
- Notre Seigneur est le Juste-Equitable. Si tel décret est prescrit à ces damnés, c’est parce qu'ils feront des choix durant le temps d‘habitation sur terre, qui sont aux antipodes de ce qu’a ordonné le Juste-Equitable. Imaginons si mon Créateur me dit de ne pas boire du poison, mais de boire du lait ou tout autre abreuvage saine pour nous, pour la santé, mais que je décide tout de même d’aller goûter le poison et que j’en subit les néfastes et mortelles conséquences, qui sera le coupable ? Celui qui a désobéit ou le Juste-Sage ?
- Celui qui a désobéit, cependant il ne pouvait faire autrement puisque le décret était déjà lancé par son Créateur. Dit-elle avec défiance.
- Le décret ne fut tel que parce que le damné ou la damnée a décidé soi-même qu’il le soit ainsi. Il a une volonté de faire ou pas.
- Le libre-arbitrage alors que le décret existe déjà ?
- L’existence du décret n’est rien d’autre que le fruit du libre-arbitrage de chacun décrété par le Tout-Savant. On ne peut prétendre l’existence d’un Créateur qui ne connait pas le futur résulté par le libre-arbitrage de ces créatures, ou sinon il ne serait plus le Tout-Savant, or cela est bizarroïde qu’il puisse exister en un Créateur des manquements, des fissures, des faiblesses. C’est nous qui sommes porter naturellement à penser par relativisme, pour cause de notre nature de faiblesse. Et l’insuffleur dans les poitrines des gens, joue justement sur ce mince fil. Il y a des limites de la raison à avoir ; on ne peut pas tout soumettre au résultat de la raison. Si notre Seigneur et l’Oyant-Voyant de cet épilogue, c’est parce que notre âme Le porte à une volonté de l’excellence et de perfection, c’est-à-dire qu’une âme croyante, à moins qu’elle soit hypocrite ne dira jamais qu’un Créateur existe sans être le Vivant qui entend, et qui voit toute chose en toute époque et tout temps. Donc, la seule volonté d’une âme sincère en l’affirmation de Sa perfection suffit de preuve de son impartialité en l’accomplissement de toute chose. Et si l’âme décide de mécroire en son Créateur que fera-t-elle alors ? Elle se livrera, par cette nature de faiblesse, à raisonner les limites de l’invisible ; à titre d’exemple, le père de mon père de mon père jusqu’à remonter au premier père de l’humanité qui doit nécessairement avoir un Créateur qui le commença ; et le Créateur alors comment est-Il apparu ? La progéniture d’un autre ... Gloire à celui qui est Le Premier, le Dernier, le Visible, le Caché. Voilà ce que veut le faible insuffleur malsain. Qu’on émancipe notre raison vers les ténèbres de l’obscurité. La lumière est une et unique, c’est celle de l’Un !
- Pour quoi l’idée de l’unicité en matière de divinité se devrait être la seule plausible aux yeux des gens ? Ne peuvent-ils pas prétendre à la pluralité ? Ne peuvent-ils pas dire qu’il y a plusieurs dieux ?
- Gloire à l’Un ! cela serait une énormité monstrueuse. Une vérité absolue existe indépendamment de toute chose, toute personne, toute entité qu’il y a sur cette terre ou pas. Les divergences d’opinions n’en réduisent pas pour autant la seule opinion réellement existante, c’est juste que la seule dont il est question se trouve dans une touffe de plusieurs qui l’estompe, qui l’obombre. Il suffit d’aller la chercher par soi-

même, et soit dit en passant, je ne renie pas le fait que cette trouvaille n'est pas facile à faire, toutefois pour la personne qui est entièrement sincère en sa recherche peut l'atteindre malgré les pierres d'achoppements, les difficultés qui existe sur sa route. La recherche est nécessaire pour tout personne raisonnable, on ne doit guère lambiner et s'attendre indûment à quelque sérendipité célestielle, tandis qu'elle se trouve sous nos pifs et sans nul besoin de ratiocinage. Pour tout vous dire compendieusement, se peut-on imaginer une vérité divine amphigourique alors qu'il est l'Indulgent ? Celui qui se doit être le facilement compréhensible et le faciliteur de toute complexité et abstraction ? Qui même en est à le renier si ce n'est que celui ou celle qui s'exacerbe soi-même dans ses vétilles de l'obscurantisme ? Ainsi est-il fortement important de savoir que la nature humaine reste logique, la prime nature de l'Homme qui est mis en lui par Dieu. Si je commence à hurler sur toi, ou que j'insulte tes parents, je vois une personne dans la difficulté et donc je lui porte secours, je tue des gens innocents, je nourris les pauvres, j'achète des présents pour les orphelins, et cætera... Tu sauras me dire ce qu'entre tout ce que je viens de dire fait partie du côté du bien et du côté du mal n'est-ce-pas ?

- Bien sûr que je le saurais !
- Eh bien il en est ainsi en l'ouverture pour soi de l'absolu. Sans se prétendre des dieux bien sûr, c'est-à-dire plutôt un savoir restreint de l'absolue qui nous est conféré par l'Absolu. Un assez de savoir pour pouvoir cheminer sur la droiture et savoir surtout, que nous nous trouvons sur celle-là entre tout autre se prétendant l'être faussement. Un moult de dieux faiblards est-il meilleur qu'un seul tout puissant ?
- Un seul bien sûr, mais pourquoi se devrait-on dire que plusieurs divinités sont incapables d'exister et ce pleinement avec les qualités divines ?
- Parce qu'il y'aurait le chaos. Un dieu voudrait de telle manière, un autre de telle autre, et en outre il est impensable qu'un dieu ai les attributs de l'omnipotence, de l'omniscience, et ce, qu'il y ait aussi chez un autre de la même manière ces mêmes attributs ; c'est un paradoxe insolvable. On ne peut prétendre qu'une chose est la plus parfaite et simultanément dire qu'il y en une autre de la même manière. La perfection ne peut revenir qu'à une seule personne et tout autre n'est alors systématiquement qu'en sa dépendance. Or çà, c'est dire la faiblesse de l'Unique-Vrai ; un postulat auquel s'adonneront que des ergoteurs de broutilles.
- Je vois bien. Dit-elle convaincue de l'argumentation.
- Bon finissez de parlotter et terminer vite parce que je dois faire le lavage. Dit inopinément la mère comme pour saisir le moment d'intervalle, au risque de ne plus en avoir de meilleur et de plus à-propos.
- Puis-je vous demander une faveur ? Ou se trouve le cabinet d'aisance ?
- Par-là à droite les gogueneaux. Répondit le vieux tout à trac pointant de son index vers le fond de l'antichambre.

Il se retira pour faire ses ablutions, ensuite demanda si on put lui disposer une chambre pour un laps de temps pour s'acquitter de son office divin, puis il retourna auprès d'eux qui commencèrent à s'en enquérir curieusement de ce dont il s'agit. Sous peu, il s'apprêta à s'en aller avec tous les remerciements de convenances qu'un être de bienséance se doit en avoir.

- Allons-nous te laisser aller à borgnion il y a couchoir pour toi si tu restes...
- Il y a la dorme pour tout le monde. Ajouta le maître céant entrecoupant les paroles de sa femme.
- Je vous remercie pour ce gogaille et de m'avoir accueilli aussi convivialement sur ce, je m'en irais tout de même.
- Allez à la revoyure alors. S'empressa-t-il de lui dire.
- Adieu Monsieur, Madame.

Dit-il bénignement et s'en allant dos tourné, il entendoit par les vaporeuses fenêtres légèrement entrebaïllantes, des susurrements du lorgnognard qui disoit:

- L'as-tu vu faire son ch'val de corbillard, un vrai tranche-montagne spirituel ma parole...il en a une bonne pochetée ma foi...

Tête III

Le lendemain de l'après-midi le fiston vint avec pusillanimité tapoter l'épaule de son père au chevet de son lit ; il fesoit partie de cette gamme d'enfants au tempérament timoré dont le père, à force de quelque bribe de brusqueries incessantes par-temps-ci et par-temps-là, à conditionné à un machinal traumatisme psychique angoissant jusqu'au dernière parcelle d'atome qu'il y ait en lui ; à chaque fois qu'il eut voulu venir auprès de lui pour quelque qu'affaire que se fut, il éprouvoit une chape d'anxiété phénoménale; aussi naturelle que cela sonne, il est des chérubins se comportant impavidement aux airs quelquefois toniques, tout en étant souffreteux laideusement en silence pour cause de quelque évaltonnés géniteurs de pénates en leur devoirs parentaux.

- Que veux-tu rejeton ! je roupille. Va voir ta matrone. Dit-il d'un ton grognard avec cette tension céphalique des gens qui dort avec prévarication. L'enfant s'en alloit ainsi qu'un soldat sous sommation de son haut. Puis ayant aperçu l'ébène calepin dans la main de son fils, il rajouta
- Sur place ! qu'a tu dans ta main droite petit ?
- C'est le livre de poysie de mosieux de d'hier
- Que dit tu alors ! Le livre de poésie. Ramène-le-moi ce bréviaire. Et pas un mot à la matrone ! T'as compris ? T'as compris petit ? Pas un seul. Va-t'en maintenant acquitté. Lui dit-il comme avec des représailles de bonne foi ; celles qui consiste à dire "fait ce que je te dis, c'est pour ton propre bien" ; et à l'enfant de se dire mièvrement acquiesceur "il y' a peut-être des choses que je ne comprends pas".

L'enfant sortit et il ouvrit le sibyllin livret et entama sur-le-champ la lecture dudit :

1. *Piétiner avec prudence vers le Patient est meilleur que s'ruiner avecque courseurs, et quelqu'empressement qui ne t'empresse par quelque crainte d'Icelui, alors Il est le Remerciant. La juste mesure dans les choses, voilà ce qu'aime le Juste, ce vers quoi s'empresse les justes. La justice est chose innée en l'âme, jusqu'à c'qu'elle rencontre une âme, elle devient alors apprendable. Il suffit une malicieuse suggesteuse pour tout écrouler, mais elle stimule la discernation de celle qui s'connait, ou du moins s'aspire à s'être ainsi. Les fausses connaissances sont donc une implantation des âmes qui se prétendent des savoirs ; pourquoi se vouloir enténèbrements alors qu'on peut s'sonder ? Les passions émécheuses, voilà l'quoi-du-pour; mais quelle injustice me diriez-vous que celle qui consiste à faire naître et éclore un bébé dans une société qui se rue a sa propre perte, et par sus cela piètre délectation; il y a peut-être même me diriez-vous une mesure gardée et réformante parmy tas de société qui l'élève, et garde quelque peu en ligne de droiture des injustices déviantes, et pourtant des tas tâghoûtiens ne sont pas à prendre en exception; il y a juste des âmes plus justes qu'injustes dans l'injustice de la justice qu'elles se sont créées; ce principe s'applique naturellement à toutes celles insoumises à la divine et lumineuse loi. Mais qui peut se la vouloir sans la savoir et qui*

peut se la savoir sans s'être juste ? Se l'être en toute mesure, voilà ce qui amène à la loi, dit étant ceci succédant toujours la venue aux clémences de l'Amenant.

2. *Oeuvrez dans les acquisitions, tout en aspirant aux immensités et sachez que le délaissement d'un instant de vos acquis pour en acquérir de plus immense n'est point une trahison des acquis, mais plutôt un bon espoir en le Grand, en l'Immense. Œuvrez, et œuvrez avecque le Vivant voyant en l'instant de l'œuvre ; et qu'est ce plus jouissif que celui dont sait alors que combien ne savent, voilà bien là une faveur immessissimement évidente ; Il l'accorde à qui il veut et Il est certes l'Accordeur.*

3. *Les préférateurs des soviétismes et de ses pareils sont dans un égarement évident ; cela saute aux yeux comme le soleil au bleu et la lune aux nuits. Préférer le meilleur au moins bon et voir le pire, voilà une chose distinctement évidente et quelle mauvaise préférence que celle-là de ceux-là. L'appel à l'éloignement du Tâghoût, voilà ce qui est voulu à proprement parler sans détour.*

4. *Le sens de vivre pour mourir s'appréhende en sa décence, quand vous percevez des perversités marchantes, des entités en vos antigones qui n'ont pour but que de vivre ou se nie « une » mort existante. Le monde ne va que vers le Vrai à contrecœur et contrecorp! Qu'ils s'appesantissent et sente la terre des pieds qu'ils foulent, n'est-elle pas assez vaste pour les yeux ou assez dure pour les pieds ? Qu'ils disent si seulement ils savent ! Mais ils vivent pour le tort.*

5. *Il faut être pour soi, pour être aux autres. Il ne faut point "s'autrifier", voilà une chose en laquelle tombe beaucoup, "l'autrifiement du soi".*

Il lut pour lui ses absconses choses et soliloquant des bredouillis répétoit encore et encore :

- Mais qu'est-ccc-qu'il raconte, qu'est-ccc-qu'il raconte, ça alors !

Il prit la paille se trouvant à terre sous ses jambes toutes minces et l'y plaça en marque-page au niveau de son arrêt de lecture ; sur ces entrefaites, il alla chercher les cigares se trouvant pour quelqu'aune en oblicité de sa personne sur un commode obsolète de couleur brunâtre ; en tira une et l'y mit sous son nez comme pour sentir l'odeur du tabac savourant l'instant de détente, avant de la dévorer impitoyablement en quelques une des bouffées. Il regarda la boite reposée sur commode et entrouverte comme disant, s'il ne ferait pas mieux d'en fumer encore une, mais il s'en ravisa. Il alla se rasseoir sur son lit, pris dans ses mains le livret et se mit à feuilleter oisivement entres pages, puis revint au niveau du marque-page et se remit à lire, en disant d'un air quelque peu cynique :

- Voyons voir petit Poluméthis tes messes basses. Il dit cela et souleva sa main droite au-dessous de son nez pour caresser sa longue et raide moustache embêtante et soulageante à la fois. Voilà qu'il voulut commencer derechef à poursuivre sa lecture qu'une lourde

marche montante s'entendit aux escaliers craquetantes; il comprit rapidement de qui il s'agissoit et cacha derrière dos sa lecture. La porte s'ouvrit d'un coup sec et la voix s'élevant lui dit :

- Allez réveille ! Que fais-tu assis regard dans le vide ? Le dîner est servi.
- J'arrive à très vite, vas-y-toi j'arrive. Il dit et elle descendit en bredouillant des choses et il suivit ses pas. Après le repas, il remonta et se mit à lire de nouveau :

6.

Vous précipitez vous sur moi juste parce que,

J'adore l'Unique-Vivant ?

Ou dites-vous qu'il ne faut pas trop réfléchir,

Par crainte d'être trop dément ?

Qu'il faut s'oublier, se détendre s'amusant, rire ?

"il y a encore encor du temps,

Tu dois voir encore beaucoup de chose, vivre,
La vie est longue, il y'a du temps,

Vois-tu des mondes ou masses apeurées fuir ?

Penses-tu tous dans l'égarement ?

Être seul guidé parmy les gens, seul qui sait lire ?

Vois-tu des gens verser du sang ?

Vois-tu des gens qui te veulent du mal ou t'haïr ?

Un Homme hors bon sens qui te ment ?

Pas un être de raison en ce monde t'attire ?

Pas un qui est intelligent ?

Mais nous voyons une âme rude, un cœur se durcir,

Tu es plein d'orgueil, arrogant,

Tu es seul face aux mondes, c'est sûr tu vas périr,

T'es démon, dévot d'un satan!"

Ô cœurs pleins d'amours doucereux qui veulent chérir,

Un cœur trop aigri, trop méchant,

Ô âmes aimantes qui luisent et font que luire,

Qui cherche guider un errant,

Me voyez-vous forcez qui que ce soit ou vous nuire ?

Appeler à l'égarement ?

Je ne suis qu'un serviteur qui recherche qu'à suivre,

La voie et Face du Vivant.

Celui qui donne à l'être vie, qui fait mourir,

Celui qui Voit les mécréants,

Celui de qui la promesse et faite et va venir,

Celui qui aime les croyants.

Pensez-vous être des géants, me faire frémir ?

Nous verrons qui sont les perdants !

Ou pensez-vous que je suis un serf et vous des sires ?

Nous verrons qui sont les gagnants !

Le jour où les visages se verront bien noircir,

C'est un jour pour eux effrayant,

Le jour où les visages se verront bien blanchir

C'est un jour pour eux rassurant.

- Non mais il a complètement perdu bourrichon ma foi ! Se disoit il à longueur de lecture. Et il reprit la suite en sourcillement :

7. Le cœur est comme l'eau d'un verre, si vous ajouter en elle quelqu'autre liqueur buvable en petit quantité et que vous le goûtiez, ressentiriez-vous peut être l'effet de l'ajout minable sans qu'il ne la changeât complètement, mais en veniez-vous à en rajouter quelqu'autre de plus par-dessus commenceriez-vous à l'en ressentir, prenez-y garde donc aux minabilités!

8. Et le ciel et la terre fut réelle, la promesse fut aussi. Je fus et ils furent mais qui sut ?

9. La gentillesse embourbante en l'ignorance est de la faiblesse maladroite et repréhensible, où il n'y a rien de bon, rien à prendre ; la sagesse empreinte de douceur est une force de caractère notable, où tout attire, tout attraye.

10. L'orgueil n'est point en la réalisation de son profit et l'instauration d'icelui pour sa personne, mais en l'imposition et prétention de celui qui vous sait mieux que vous même.

11. Jamais trouvera-t-on un luxard mieux disposé dans l'acquisition d'un quelconque savoir sans que cela ne soit pour lui embelli par quelque faux-brillant, aussi abondant qu'en lui semblât l'acquis. Il ne s'agit point de dénégation des bienfaits divins, qu'une constatation factuelle. La bonté de la richesse consiste en la merci de l'acquérant et non point en sa conquisition du dernier en asservis.

12. Tout individu appelant à l'appel d'asservissement aux lois autres que celles édictées dans le Koran et clarifiées dans la Tradition prophétique est un Tâghoût; l'adhérence n'est que dans ce qui est conforme et la conformité est koraniquement et prophétiquement établies.

13. Les gens ne voient-ils pas que les mourants mourront sur des croyances différentes par rapport aux autres et les uns sont nécessairement dans l'égarement par rapport aux autres ? Que si les uns prétendent tout comme les autres l'existence du Feu éternel pour ceux mécroyant en la vraie croyance, qu'ils ne font que nécessairement partie de l'une d'entre eux ? Qui va donc penser pour son âme ?

14. Si l'Occident me fit ressentir une chose, c'est bel et bien l'existence de la perversion des âmes et leurs bassesses. Et tout cela pour de misérables évanescences mondaines. Voyez-les après prétendre encore à une quelconque ressuscitation après la mort par le Vivant qui la donne, ce sont plutôt des gens peinards qui ne ressentent pas sa procheté.

15.

Ô cœur doux-vrai qui cherche un gite,
Où loger sa sérénité,
Fuit les injustes, court, va vite,
Vers l'Haut-Un, l'unicité,
N'enamoure d'infondés rites,
Et neuves divinités,
Laisse hypocrites en leur mythes,
Egarés aux trinités,
Va vite et court, court prend la fuite,
De leur basses mesquinités.

16. La sagesse est avant tout dans le silence que la parole. Et il y a aussi des paroles sages qui résultent de la réflexion du silence. Le fruit de votre sagesse est dans la réflexion, et les racines dans le silence.

17. Le signe de l'imperfection de la foi est dans l'iniquité envieuse, et l'aveuglement dans la perversité, ne savent-ils pas qu'il y a un Savant-Parcimonieux ? Et l'oubli des générosités en l'instant de l'envie est de l'ingratitude envers le Généreux, ne vont-ils pas se satisfaire ?

18. Le pire n'est pas tant être pervers que le savoir de l'être. Vont-ils raisonner ? Il est suffisable à l'Honneur de reconnaître Perversité pour qu'ils sachent qui ils sont l'un pour l'autre ; Il n'a pas à courir derrière celui qui se sait digne de ce qu'il est, quand il sait être meilleur. Il n'y a point d'hautaineté dans la reconnaissance des essences, pour autant qu'on reconnaisse ce qu'ils sont comme ils sont. La volonté et bonne espoir en un bien et meilleur pour le mal et le pire est chose passable, voir louable pour l'essence qu'est telle, mais louanges et gloire pour l'essence indigne est damnable pour ce qu'elle vaut.

19.

Il m'enseigna la réflexion facilitant par-là,
Un monde en pénurie d'en ses sens,
Où le vrai est le faux des appas,
Où le faux est vrai en apparence,

J'ai beau hurler des vérités,
On entend que c'qu'on ouï,
Braquer une lumière aux cécités
Des yeux en un monde épris.

On est le fruit de c'qu'on chérit,
Dans l'amas de tous c'qu'il y a,
On est le choix de c'qu'on choisit,
Ici-bas et l'au-delà,

La volonté de l'Un est dépendance,
Dans la mesure de nos efforts,
C'est à Lui qu'appartient la Transcendance,
Nos êtres, nos âmes, nos trésors.

20. Pour évader une perdition temporelle en laquelle beaucoup sont, il faut considérer l'acquisition comme inexistence et appréciez l'instant de ce dernier. Cela n'est point de l'ingratitude, mais qu'une ruse honorable de la conscience envers une âme penchante et faible. Comme si le néant que vous considérez était un début de l'instant incommencé en la sachant concomitamment une quiétude et facilitation pour l'instant qui va prétendument venir mais encore invenu alors que vous n'êtes point des prétentions. Cela est l'état de celui qui oeuvre et veut constance en elle. L'état des insouciants est chose effroyablement méprisable. Ils se prétendent sans savoir des forces et des élans d'enthousiasmes, sans les savoirs mesquins et insuffisants. On ne veut point cela dit, dénigration des deux êtres, qu'une volonté de guidance ; car combien d'insouciances eut il besoin d'échapper au conscient, pour se savoir ce qu'il se sait pour faire savoir à ceux qui ne savent pas ce qu'ils doivent savoir ? Bien des essaims inoubliables, cela parce que l'être est créé faible et à naturellement une propension vers la faiblesse, tant s'en faut aux oeuvreurs qui ont un Garant-Remerciant. Les paroles véridiques ne sont rien d'autres qu'un moyen pour arriver à une fin heureuse pour ceux qui les appliquent, et tout personne demeure le seul initiateur du changement par la volonté du Miséricordieux. Il ne l'atteindra sans qu'Il ne L'ait voulu, mais il ne voudra sans se le vouloir. Il n'y a aucun paradoxe étonnant quand il y a un Sustenteur-Invisible aux maintes miséricordes. Se penser roupilleur tout étant matinal ; envisagement imaginatif d'une défaillance doublement poignant au profit d'un état éphémère d'alourdissement ; voir l'état qu'on possède au vu d'un état pire qu'on pourrait posséder et le trop-peu-beaucoup en faveur au pis-rien ; du reste, il convient un Garant pour meilleur en toute chose.

21.

Ecart de personnes parlotteuses est chose nécessaire,

Pour celui qui cherche tranquillité,

Le cœur est chose doux et faible, bout de chair et non de fer,

Avec des mœurs et penchants aux futilités.

22.

Une parole en perverse oreille est fléau,

Pour l'âme faible et dépendante,

Une menante vers l'abime du feu chaud

Une Bouillante, Une Broyante.

23.

Pensez point aux vies externes,
Au détriment des vôtres,
Ecartez-vous des choses ternes,
Pour des clairs, pour des sobres.

24. Ceux qui veulent pour les gens facilitation auprès du Tâghoût, voilà les vrais égarés égageurs. Ils ont voulu réconciliation sans s'être profité. Ceux qui n'arrive pas à se soustraire de la perversion voulue voilà les alliés du Thâgoût. Ils se prétende des jihads inexistants délaissant le vrai jihad et se veulent des lois inventées ; et les titres sont des œillères de châtiments et d'opprobre pour eux. Quand on recherche connivence auprès des créature au détriment du Créateur on tombe en le bourbier du vice inextricable.

25.

L'islam est la religion d'Un-Dieu unique,
Existant depuis la création de Dieu,
Elle est salvatrice, salutaire, pudique ;
La seule porte agréée s'ouvrante aux cieux.

Il y a pour ceux qui s'enfle d'orgueil un Sadîd:
Une boisson de pus des plaies des damnés,
Ainsi que Ghassâq: ce liquide fort fétide,
Pour des personnes belliqueuses et acharnés,

Ne voient-ils pas qu'ils sont menés vers Jahîm,
Par le diable évidant ennemi lapidé ?
Ne voient-ils pas qu'il veut mener vers Hamîm:
Affreuse eau bouillante sur les têtes versée ?

Qu'ils sont sans doute aucun menés vers le Sa'îr:
Cette chaude fournaise ou flamme attisée ?
Où il n'existe plus de joie, plus de rire,
Plus de temps aucun pour les gens se raviser ?

Veulent-ils goûter cet effrayant Houtama,
Ce feu qui a tout broyé, qui a tout brisé ?
Pour changer avecques Paradis où l'âme a,
Tout ce dont désirée, tout ce dont prisée.

Comment une sensée âme souhaite Hâwiyah:
Un abîme accueillant les têtes en premier,
L'incrédule a sa place en lui, l'infâme y a,
Pour y demeurer éternellement brûlé.

Ou souhaitent-ils goûter au feu de Laza:
Cet arracheur de peau des crânes effréné ?
Je condamne les crimes commis à Gaza,
Contre les êtres humains par les juifs zélés,

Ils n'ont pas encore goûter aux maux de Zaqqoum:
Cet arbre de fruit tels aux têtes de démons,
Persévérer a-t-on dit diabolicum,
Pour des gens de bonne foi, des gens de raison.

Prémunissez plutôt vos âmes de Saqar:
Feu qui brule ardemment sans aucune pitié,
Avant qu'il ne vous prenne et qu'il soit trop tard,
Délaissez le satan en prenant le sentier.

26. Si pratiquer sa foi est devenu pratiquer la corruption sur terre, sachez que qu'il y a des gens de passions parmy vous. L'acquisition de la traîtrise, voilà un égarement évident, et quelle mauvaise acquisition que celle-là.

27.

Se peut-il que part je prenne dans le crime de l'âme,
Comme si la vérité n'en étoit point,
Que je perde ma personne et devienne infâme,
Aux flancs de fourbes vils amoraux mesquins ?

Qu'on m'encense injustement de milles flagorneries,
Et surhausse au plus hautes des hautes cimes,
Que je m'adonne docilement à ces berneries,
Complaisant ma personne en quelques un de ces crimes,

Que s'en écarte de moi ces mondes emplis d'amour,
Pour ces choses de l'instantanéité,
La patience aux épreuves dures, voilà la bravoure,
Qui tends vers celles de la pérennité,

L'éternel où tout ce dont l'âme désire se trouve,
Une vraie volupté incessante,
Où les portes de l'impensable réel s'ouvrent,
Où les marches se dirigent pressantes,

La promesse véridique attendue par les pieux,
En récompense des ardentes patiences,
Pour les larmes d'inquiétudes subies par les yeux,
Des houris de chasteté d'apaisance,

Voyez les gens, voyez les joies d'ores irradiantes,
Aux maints-moultes traits des gens de paradis,
Des visages éclatants et des lèvres souriantes,
Aux maintes mains apaisantes des houris,

En des corps couverts de vêtements satins et brocarts,
Ils foulent les terres de toujourité,

Et par-ci circulant, par-là, comme des perles rares,
D'éternels jeunes garçons éparpillés,

Voyez-moi ces mains parées aux bracelets d'argent,
Et cette source de boisson toute pure,
Et « paix sur vous », et « paix sur toi » disent ils en parlant,
Auprès du Paix, auprès du Vrai qui est sûr.

O âme criminelle voit bien ce que tu omets,
Que n'es-tu redevable que de toi même !
Ô âme malheureuse observe ce qui te permet,
D'atteindre le pardon du très Haut-Suprême.

J'ai de lourdes paroles qui me sorte de la bouche,
Sous regard de Celui qui pardonne tout,
Sous celui du Seigneur de la mort qui l'envoie et touche,
L'âme vivante ardemment tout à coup.

Je suis un être plein de fissures et espérances,
Un être qui veut vivre droit-justement,
Sans imposer aux entêtés des avis-préférences,
Vivre en le Vrai en cheminant savamment.
Je suis un vif être qui déteste les ignorances,
Et non avide aux insignes et aux rangs,
Un rude ennemi déclaré aux fois des mécréances,
Un serviteur satisfait d'Un-Tout-Savant.

…

La paix sur ceux qui empruntent le bon chemin,
Par volonté de rencontrer leur propre Dieu,
Malheur a ceux qui suivent celui du malin,

Par orgueil pensant trouver un sentier bien mieux,

Le meilleur n'est point tel à ne pas être su,
Ou comparable, ou équitable parmy autres,
Acre comme un avant-goût du venin qui tue,
Comme aux augures misérables et macabres,

Il attire et annonce la bonne nouvelle,
A ceux qui le cherche et a ceux allant vers lui,
Allant et le voulant comme un ami fidèle,
Comme quelqu'un à qui l'on s'avoue, l'on se fie,

Il ouvre à la poitrine la porte de la lumière,
Il montre toute chose équivoque-ambiguë,
Enlumine de moult-bien choses aux paupières,
Vous guide en clairvoyance et vous rend votre vue,

Tel est chers lecteurs la vérité que j'expose,
Tel est la voie de ceux qui cherche et la veut,
Que chacun tous les jours une question se pose,
« Ma personne est-elle sur la voie de Dieu ?».

28.

Ô les gens du livre, nous faites-vous grief,
De croire en Un-Dieu et notre révélation ?
Ou voulez-vous que nous soyons vos fiefs,
Et acceptions avec vous votre perversion ?

Nous sommes en ce monde sur vous des témoins,
Nous voyons ce que vous faites avecques science,

Sur la terre sacrée, sur palestiniens,
Qui meurent sans nourritures en déficience,

Vous pensez vous le droit de tuer l'être humain ?
Ou pensez-vous que votre Seigneur vous l'ordonne ?
Transgresser les limites divines en mutin ?
En tuant des milliers et millions de personnes ?

Qu'avez-vous à ne pas réfléchir pour vos âmes,
Vous arrêtez et faire votre propre compte ?
Qu'avez-vous à ne pas voir les infâmes,
La vérité divine quand on vous la montre ?

Ô les gens du livre, je prends l'Un en témoin,
Que la majorité d'entre vous sont pervers,
Que votre croyance vous égare très loin,
En reniant le message divin fort clair.

29.

Un jour, je me plaça au dehors d'un cimetière,
En observant la glaçante pierre tombale :
Le stimulus des passions primesautières,
Affrontant mon futur habitat de frontal.

Je ne vis aucun chuchotement, aucun son,
Aucune voix d'un être encore respirant,
Écoutant encore j'attendis un temps long,
Qu'attendais-je cette froide nuit espérant ?

La soudaine venue aussi de cette mort ?
Cette chose oubliée par les villes eaux ?

Celles-là faibles avants et maintenant forts ?
Celles-là créées et maintenant sans lots ?

Aux statures imposantes tout terrifiant,
Et aux volontés d'estomacs tels animaux ?
Avec bienséance toujours tout souriant,
Et vous voulant toujours en leurs cœurs tous les maux ?

Sans aucun principe moral, et sans pudeur ?
Délaissant tout le vrai, et suivant tout le faux ?
Détestant tous les pieux, aimant les rumeurs,
Et devenu tristement un être de sot ?

Cet être de raison par excellence, lui ?
Il aime les passions et suit tous les sots ?
Délaissant poursuite de science et il fuit,
Par vœu d'emplir son ventre et émettre des rots ?

Et le grain de foi du croyant en Dieu ?
A-t-il délaissé l'espoir en son Créateur ?
Celui-là qui a créé la terre et les cieux,
Pour quelque gloire déviant en dérailleur,

Allant en quelques-uns de ces endroits, ces lieux,
De la foire immortelle des vivants menteurs,
Pensant trouver quelque chose encore de mieux,
Près des créatures, qu'auprès du Créateur ?

Par amour à ces faibles êtres et aïeux,
Oubliant sa propre âme et délaissant cette Heure,
Il suit le sentier trop clair des gens du feux,

En attachant son âme et reliant son cœur ?

Comme s'il n'y a pas en ce monde des pieux,
Indiquant ces sentiers des bonnes senteurs :
Les portes du Paradis menant vers les cieux,
En lesquelles se trouvent de belles odeurs,

Comme s'il n'y a pas en ce monde de Dieu,
Indiquant les sentiers de ces puanteurs :
Les portes de l'Enfer chaud menant vers le feu,
En lesquelles se trouvent toutes les horreurs.

O espiègles ! Diriez-vous « de folie,
Il est atteint par un diable malicieux ! »,
Soit parce qu'amoureux de la nécrophilie,
Ou parce que voulant être avecques les pieux ?

Contempler en vos âmes les anomalies,
En lesquelles vous vous plaisez étant radieux,
Les préventions se font en temps d'accalmies,
En présentant ce qui vient après en odieux.

Peut-être dites-vous avecques jalousie :
« D'où vient la puissante force des nécrophiles ? »,
Peut-être dites-vous avec matoiserie :
« Nous trouverons en effet son talon d'Achille ».

Que vous veniez à le trouver tout à coup,
Vous seriez de quelqu'insigne honorifique ?
C'est en enduisant l'âme aux saletés des bouts,
Que vous parvenez en vos exploits folkloriques ?

Comme si l'âme se précipitoit sur vous,

Pour arracher de vous vos dignités épiques,

Comme si elle étoit tel au brebis le loup,

Étranglant en son coup le gibier colérique.

Pourquoi ne vous voyez vous pas avec vos cœurs ?

En vous ruant aux viles forces titanesques,

C'est à l'âme que vous cherchez à faire peur ?

En des manières fort bien cocasses-burlesques.

C'est là l'exemple parfaite de son oublie,

L'amour des autres avant sa propre personne,

Où la haine joue le rôle de l'outil,

De transformateur d'âmes saines, en âmes connes.

30.

Ô âme ne sois pas telle ceux prétendant,

Vouloir la vérité alors qu'ils ne la veulent,

À la venue de laquelle prétextant,

Comme si la mort donne le temps au linceul,

Comme si le temps étoit chose devançable,

Nous accordant un délai comme ami fidèle,

Comme s'il n'y a rien en cela d'offensable,

Pour une âme vivante en commun des mortels,

Comme s'il y avoit du temps pour réflexion,

Vivant une vie de personne immortelle,

Comme si la mort étoit l'amis d'affection,

En te préparant une autre plus éternelle,

Comme si tu étoit vouée au Paradis,
Pour y vivre éternellement en ses délices,
Comme si ces camphres et muscs sont garantis,
Pour accueillir en mains ouvertes au service,

Comme si t'avais déjà ta place et ton lis,
Pour goûter aux pures sources inaltérables,
Ainsi que bananiers aux régimes bien fourni,
Qui sont appétissants et aux goûts ineffables,

Comme si sûrement quelque chose promis,
Un séjour éternel aux vergers luxuriants,
Ainsi que senteurs légères et adoucies,
Aux vastes contrées des zéphyrs odorants,

Comme si toutes ces choses qui sont décrites :
Ces fruits, ces sources de Tasnîm et Salsabîl,
Comme si ces choses sont déjà prescrites,
Pour les amoureux de la vie : biophiles.

31.

Celui qui est juste n'est juste que pour soi,
C'est ceux-là qui ont pensé pour leurs propres âmes,
Celui qui s'enfle d'orgueil et laisse sa foi,
Ceux-là sont ceux qui ressemblent le plus aux ânes.

32.

Ma création est l'expression d'une âme d'aveu,
Qui se sonde sincèrement,
Elle aime ce qu'aime son Seigneur et veut,
Se diriger impairement.

33.

Pour quoi s'user à vouloir convaincre des gens ?
Qui se prive eux même de vouloir souciance,
Se ruant sur ceux qui veulent guider, fervents
Ennemis des serviteurs transmetteurs de science.
Ceux-là sont envers qui je dois être indulgent,
Daignant ma personne envers eux faire clémence ?
Ceux-là qui sont eux même envers eux indolents,
Oubliant leur personne, oubliant leurs essences ?

Sur cela, il referma l'ébène et se mit à sourire du coin des lèvres en l'âme gondolant de contentement avec scélératesse du geôlier à qui l'on annonce sortie, et se sait des aventures à venir.

Tête IV

Le surlendemain, Délanlaye voulut consigner une réflexion, mais s'en aperçu très vite qu'il avoit perdu son carnet de note ; il eut son avis ou il lui pourroit être échapé pour l'avoir sorti une seule fois naguère en un seul lieu. Il sortit alors matinalement pour aller s'en enquérir auprès de ses convieurs. Arriver en un lieu il vit un homme criant au cabot aboyant farouchement, atteler au coup par quelque ocre attèle et le tirant par deçà et delà, essayant de le calmer en disant : Par Dieu qu'as-tu aujourd'hui ; calme-toi, calme-toi clébard ! Comme si à l'entente de ses paroles le chien l'eut compris. Après cela, une femme vint accourant pour suppléer cet homme en la charge et s'en alla le promener ailleurs, un peu plus loin. Il accosta l'homme aussitôt par cadence légère, sans l'en effarer par quelque brusque mouvement et lui dit – s'en passant des affectations habituelles :

- Monsieur, vous êtes fort apparemment personne de Dieu ?
- Que vous fait dire cela inconnu. Dit-il comme pour s'en décharger d'une responsabilité à laquelle il n'avoit aucun lien et pour le peu ne vouloit point même en avoir.
- Vos exclamations de fâcherie, que j'eu par quelque inadvertance l'occasion d'entendre en passant.
- Ah comme ça dites-vous. Dit-il comme s'il eut été maintenant à découvert et rien ne pouvoit justifier un déni quelconque. Oui bien-sûr que je le suis. Ajouta-t-il par quelque entrain affecté. Je suis professeur de philosophie à l'université. Continua-t-il comme pour corroborer et pallier sa faiblesse d'entrain qui le dérangea.
- Moi je suis musulman et vous en toute apparence, vous êtes chrétien. Dit-il en revenant à sa religiosité, apercevant une croix d'or pendante en son coup – dont fit traverser en son esprit une pensée abrupte incontrôlable, mais ce fut une de celle curativement jouissive. Il poursuivit disant alors : La question est de savoir, est-ce que vos limites de pensées se situe là ou votre religiosité vous prive, ou plutôt est ce que votre religiosité à des limites de sincérités ? Et y a-t-il en la religiosité quelque chose "d'aphilosophique" ? puisque la philosophie semble-t-être une délivrance de la raison et une émancipation des insincérités irrationnelles. Il dit cela, et le vit quelque peu bouche-bée par simulation de sourire d'inquiétude.
- La philosophie... je vais t'dire, demande une scrupulosité de la conscience et de la raison et donc une sincérité absolument rationnelle. Mais la religion n'est point toujours rationnelle, car il y'a des choses qui vont au-delà de la raison humaine.
- La religion est la chose qui se doit être la plus rationnelle, bien que j'en conviens à l'idée de l'invisible qui ne peut être rationalisé de prime abord, sans pour autant être maintenant irrationnelle comme vous prétendez la religion l'être. La rationalité de la religion se trouve là, où votre raison appréhende sincèrement la croyance que vous vous

prétendez professer. Donc, convenons-en l'un avec l'autre que, la sincérité est la clé de la vérité et de la religion véridique, qui ne peut être à son tour qu'en nombre d'un seul. Autrement dit, l'un d'entre nous deux et absolument parlant, dans l'erreur de son choix religieux n'est-ce-pas ? On ne peut point s'affecter des amitiés religieuses, en ce sens que nous sommes tous sur la bonne voie tant que nous nous aimons, ou bien cela serait de l'hypocrisie pour le peu philosophique.

- Prétendre le savoir de la vérité est chose facile, mais ou la percevez-vous ?
- Je la perçois en le Vrai
- L'absolutisme est chose téméraire
- L'admission de ce qui est, tel son être, ne l'est point.
- Votre témérité se manifeste d'ores en ce que vous dites, peut-être ne le ressentez-vous pas ? Dit-il comme ce quidam reprochant une coriacité de venue.
- Voilà bien une chose relative que votre ressentiment, raison pour laquelle vous ressentez ce que vous ressentez
- Vous vous prétendez trop absolu ! Dit-il quelque peu anxieusement.
- Il n'y a point de transigeance en le Vrai.
- Qu'est-ce qu'il est le vrai alors ?
- Qui Il est plutôt serait plus à propos.
- Convenons en ce cas-là alors.
- Il est le A
- Le A ?
- Si fait ! Le A qui fait paraître l'aube à l'horizon du berceau en quel vous êtes ; le Créateur de la rosée de l'aurore ne l'avez-vous pas vu ? Le Pousseur des arbres fendant les graines et noyaux en la terre qu'elles sont destinées ; le Donneur des âpretés et des adoucissements...
- Ah ! Des apprêtés et adoucissements mais que philosophez-vous ?
- Attendez... des âpretés et adoucissements en l'ouïe s'entends. N'est-il pas des voix qui sont plus adoucissantes qu'âpres et plus âpres qu'adoucissantes ? L'âne et l'hirondelle n'est-ce pas ? Et toutes celles-là vous les entendez réellement, ne les entendez-vous pas ?
- Ah bien que vous oui que je les entende
- C'est cela même si seulement vous comprenez la lourdeur de vos propos. Permettez que j'en vienne à bout de votre demande. C'est donc, l'Arnaqueur qui ruse contre les âmes injustes et infidèles.
- Que dites-vous ?
- S'entends Celui qui ne Se fera comprendre à vous pour cause de votre propre injustice en vous-même en votre âme alors qu'il est le Guide suprême et le Vrai absolu. Mais, ne me dites-vous pas être sincère en l'acceptation de vérité qui vous vienne qu'elle quelle soie si elle est telle qu'elle est ? Bien que vous puissiez avoir quelque ressentis et préjugés qui vous semble être vrais, mais qu'empêche la venue de plus vraie et plus sûr ?
- Je comprends, vous voulez dire l'absolu infaillible ?
- Si fait, c'est cela même.

- Suis-je prêt à renoncer aux absolus qui me semble être tels, c'est comme vous dire il y a de plus absolus aux absolus, ce qui est en toute apparence un non-sens de ma propre personne. Voulez-vous que je sois sujet de moquerie ou...
- Non du tout, que l'A m'en garde d'en faire de vous tel sujet. C'est comme si je voulais vous dire goûtez à la pomme rouge et que vous disiez en bouche une verte que toute les pommes sont pareilles voyez-vous ? Le fond de la défense de votre raisonnement de l'absolu est chose raisonnable, mais l'absolu défendu implausible. Et si vous vous adoucissiez pour en goûter et la rouge aussi ? Voilà ce que je veux dire ; mais soit, bouclons la boucle ; l'A c'est l'Arroseur de la terre du ciel la faisant revivre après la mort, c'est l'Ameneur des êtres aux choses reconnaissables universellement, c'est...
- Si l'universalité existait la question de l'absolu ne se poserait point. De quelles "choses reconnaissables" parlez-vous alors ?
- C'est exact, c'est en cela que nous venons à l'étroitesse des idées que je't prodigue par quelque miséricorde de l'A ; c'est-à-dire, la guidée vous en souvenez-vous n'est à la portée que de Celui qui guide, le Guide suprême comme cela fût dit ; cela étant, elle va de pair avec le chercheur qui s'applique à le trouver justement. La justice voilà une clé qui ouvre bien des portes tant fermées.
- La justice en moi même en mon âme ? Dit-il d'un air révolutionnairement pensif.
- C'est exactement ça ! Ajouta-t-il d'un air fier de celui qui sut faire comprendre, et reprit séance tenante son argumentation qui semblait avoir bonne augure.
- Voulez-vous que je poursuive ? Il est l'L aussi, c'est-à-dire l'Allégeur des fardeaux dans les moments de solitudes et de tristesse en soulevant de vous ceux-là de vos dos en répondant à vos demandes et invocations. L'Allumeur des journées du ciel journellement par le soleil et la lune jour-et-nuit.
- Que l'extase vous prenne ! Que dites-vous ?
- Ce n'est rien d'autre que la vérité pour ceux qui la veule et s'en soucie.
- Cependant vous aviez l'air d'être plus prolixe me permets-je, de vous faire remarquer en l'explication de l'A. Dit-il rapidement comme pour escamoter une confrontation, ou dire pour dire évitant ainsi un silence savez-vous qui vous met mal à l'aise, ou diminue votre intellectualité pour cause de simple écoute, car cela viendrait à dire que vous acquiescer tout ce dont est proféré par l'interlocuteur ; ou avec volonté quelque peu de déstabilisation dans la bonne allée et fluidité de votre raisonnement.
- En effet, l'A est doublement important, c'est pourquoi j'aimerais y revenir une seconde fois pour plus détaillement d'icelui. Dit-il avec dextérité dans la parole. L'A qui est-ce alors ? C'est l'Apporteur de la bonne nouvelle de son existence à la lumière de ses majestueux attributs, car qu'est ce plus réjouissant que le savoir d'une vraie existence et l'harmonie de l'âme en l'acceptation d'icelle ; c'est l'annonce notamment de l'inéluctable mort qu'on goûtera tous et les existences éternelles promises, c'est-à-dire le Paradis et l'Enfer, pour ceux qui croient et accomplissent les bonnes œuvres et ceux qui s'en détournent par orgueil ; l'A c'est aussi, celui qui fit couler les averses pour nous transporter sur l'Arche par les eaux et amarrer, ou plutôt l'arrêter ensuite où Il voulût l'arrêter et où Il décréta de le faire; l'A c'est, Celui qui choisit la langue arabe et l'Arabe pour dernier transmission et transmetteur; c'est...

- Voyons donc après affirmer quelque objectivisme en l'absolu. Dit-il avec fierté comme pour avoir su saisir l'instant d'idiotie du raisonnement, son point de chancellement et d'écroulement.
- C'est plutôt votre subjectivisme qui vous amène à croire que l'Absolu n'est point tel qu'Il l'est en la prise des décisions qui sont siens. C'est la raison exacte, pour laquelle je vous dis initialement, lorsque vous me fîtes remontrance de témérité à mauvais escient, que l'admission de ce qui est, tel son être, n'est point une chose reprochable aussi fort qu'on l'eut voulu, ou qu'on l'eut pu penser l'être. Mais en termes de légèreté pour cerveau, permettez m'en telle tournure, le Créateur ne peut-Il pas choisir parmy ces créatures ceux qu'Il veut ? La langue qu'Il veut parmy tous ceux qu'Il créa ? Favoriser quelqu'être humain par rapport à d'autre même sans raison aucune ? Ne fait-Il pas ce qu'Il veut ? Ou sommes-nous, créatures que nous sommes, dicteur de leçon au Créateur ?
- Bien sûr qu'Il fait ce qu'Il veut. Dit-il timidement à bout d'argument.
- Vous avez, pour le peu, la dignité d'être reconnaissant, tandis que combien ne le sont guère. Lui dit-il comme pour encourager en sa lignée de rectitude. Et pour en finir, l'A est aussi l'H. Le Créateur de l'Homme ou des êtres humains ; le seul connaisseur de l'Heure, le...
- L'Heure ?
- Oui, Celui dont tu ne sais quand Il t'enverra l'ange de la mort, possiblement même maintenant, pour que tu te retrouves sur terre de ressuscitation avec les tous premiers êtres humains, comme tous les derniers, en l'attente de trancher pour félicité ou angoisse sans fin éternellement. Dit-il voyant sur son visage mécontentement, méfiance et fatigue de l'argumentation qui se veut toujours raison et péremption. Il avoit l'air savez-vous de ces êtres qui vous disent en filigrane : "vous êtes de beaux parleurs, croyez-vous vous-mêmes à ce que vous dites au moins ?". A ces êtres savez-vous de traitres qui ne se savent point ainsi en conscience, pour ne pas les êtres en paroles ; des dupeurs de leurs propres âmes pour dire autrement. Il poursuivit son verbe : C'est donc l'H qui vous accorde vos humeurs de rire, ainsi que vos humeurs de pleurs ; Celui qui dirige l'état des cœurs, les menant par voies qu'Il veut. L'H c'est entre autres choses, le Ressusciteur des corps de leur tombes pour ce jour fatal ou les yeux seront hagard tourné vers le ciel, aux cœur vides pour les horreurs qu'ils reniaient sans s'attendre par lesquelles ils seront pris au dépourvus.
- Y en a assez de ses élucubrations philosophiques, j'en ai la tête comme ça ! Dit-il avec agacement en soulevant ses deux mains crispées au niveau de ses tempes, les écartant légèrement de celles-ci en signe de gonflement de sa tête. Puis il s'en alla brutalement s'en détournant ennuyé.

Délanlaye le regardoit s'en allait au derrière laissé-pour-compte. Et il dit ces paroles inaudiblement que seuls nous entendîmes : "Que les lettres ne t'en abuse, si seulement t'es croyant". Et il rebroussa chemin chez lui par quelqu'insuffleur de l'oubli, et surtout par quelque décréteur très Sage.

Tête V

- Ouvrez la porte ! ouvrez-la porte ! C'est la gendarmerie au service de l'Etat. Si vous n'ouvrez pas la porte à l'instant on sera forcé de la déboîter. Ouvrez la porte et écartez-vous d'elle qu'on puisse voir les mains soulevées au-dessus de vos têtes ; tout mouvement de brusquerie se verra réprimander avec sévérité. C'est ainsi que démarra la journée matutinale de Délanlaye, avec de sévères coups de poings à la porte par les fonctionnaires de l'Etat. Ils n'avoient de trêve à frapper à la porte de bon matin, mais attendu que Délanlaye fut un lève-tôt, cela ne décontenança en rien en son âme devanceuse, celle-là de la Rétractrice, de l'Aspiratrice, et l'Inspiratrice; car il est, savez-vous, bien aussi de ses âmes dont l'effarement se saisit abruptement pour cause des acquis avancés par icelle ; pour quelque cause de peccadille ou désobéissance providentielle qui amène l'âme à se dire en son tréfond "voilà malheureuse âme advînt ce qui du advenir", en s'adonnant désormais impuissamment, au décret du Voyant qui l'accule à s'admettre malgré-tout, et disant quelquefois aussi "Tu n'étoit pas moins voyant que Voyant" par quelque espoir peut-être en cela de l'Indulgent; comme si cela fut la soudaine punition divine du Puissant-Vengeur, pour l'éphémère délice désirée et oubliée par son âme au dépens du Compteur-Savant; ou comme si l'aveu de soi-même à soi en contrition précédoit leur arrivée, cela n'auroit guère eut lieu, et que cela est justement une raison de plus que cela soit un châtiment. Du reste, Délanlaye ne s'en étonnoit guère, pour l'âme de sur-terre qu'il est ; pour l'âme ambitieuse qui se sait la mission, c'est-à-dire celle dont demande être éveillé constamment ; pour le connaisseur de son hostile insuffleur dans les poitrines des âmes faiblement humaines – sans aucune pompe vous le dis-je ô lecteurs. Il s'en étonnoit guère pour les raisons citées ci-dessus ô lecteurs. Voir même, s'attendoit-il à "l'advention ou l'advenue" – par quelque néologisme – de cette scène, se l'imaginant quotidiennement en cette heure ou quelque autre à la brune, pour s'être à l'affût en tout temps et toujours – pompeusement disant – pour l'instant de sa venue éventuelle ultérieurement. En substance, il lança un regard envers sa mère, qui fut fortement inquiète seroit dire très peu, car elle fut angoissée, et même du-t-elle avoir eu quelque pressentiment de cette arrivée-là même du seuil, pour quelque prévention qu'elle faisoit souvent en avance à son fils du piétisme qu'il manifestoit, et qu'elle prenoit en remontrances pour le trop d'attirance qu'il suscitoit chez les gens. Il alla au-devant de sa mère pour la prendre dans ses mains, les posant en son dos et inclinant légèrement sa tête sur l'épaule droite, et en disant pour la rassurer : "Ne t'en fais point, tout ira bien, c'est le décret divin". Comme si, la préfixation d'une chose se devait-être la cause ultime de soulagement de tous les maux existants ; ou bien, pour tout le moins, une explication suffisante d'une situation existante ; ainsi ce faisant, la couvrant et comblant de ce soulagement. Puis, il alla à la porte et l'ouvrit, et les agents de l'Etat commencèrent à crier agressivement disant : " Lèves tes mains ! Lèves tes mains j'ai dit ! Disait l'un ; l'autre au derrière de celui-là comme par chuchotement faisoit des mises en garde en disant : " Attention peut-être il est armé !". Et la mère, sur le point de s'évanouir se trouver derrière à observer la scène effroyablement affligeante.

L’un des agents se précipita sur lui alors en mettant quelque coup de matraque : un au niveau de la hanche, et l’autre au niveau du mollet. Ils le prirent tous alors simultanément, comme une masse de lions en toute partie accessible pour dent et griffe du gibier. La mère finit par tomber dans les pommes – figurément parlant. Ils appelèrent les médecins pour la mère, et lui, ils l’embarquèrent pour prison en disant : “Vous avez droit au silence.”

Ainsi, fut-il emprisonné après longs procès au tribunal correctionnel qui stipula la raison de l’arrestation et d’incrimination ; “l’apologie du terrorisme et soutient de l’organisation terroriste Hamas, avec suspicion de commission d’acte subversif sur le territoire étatique du pays, ainsi qu'un appel vigoureux et encouragement intensif de tels actes ; prône de discrimination raciale envers le mouvement LGBTQ et haine religieuse : antisémitisme”. Il fit cour d’appel, mais sans succès et la Cour de cassation appliqua une peine d’une onzaine d’année de prison. Les fondements de tous ses accusations se trouvoit notamment tirés de son carnet de note qui fut dévoilé par le lorgnognard, ainsi que certaines personnes avec qui il eut des têtes-à-têtes qui le pensoit “trop appliqué en sa foi”.

Tête VI

Lorsque Délanlaye se fit enflacqué, on l'entra en une cellule toute vide sans aucun autre individu à part lui, il étoit le seul à être présent, dans cette affreuse noirceur de solitude. Il y'avoit une fenêtre avec barres de fer donnant une lumière de l'extérieur, mais elle fut presque comme inexistante. Ces quatres murs aux proies desquels il étoit, étoient d'une glacialité enfièvrante à la face d'une maussaderie contagieusement éprouvante ; son silence vous disoit " te voilà dans mon hermétique inexpugnabilité pour bien longtemps" comme pour dire que personne ne te parviendra par quelque voie que ce fut, aussi fort que tu l'eus voulu. Voilà qu'il se mit assis sur son lit et commença à réfléchir sur l'existence de la vie, sur ce qui fait sens et le but de celle-ci; une pensée le traversa instantanément l'esprit, celle de se dire "et si, c'est bon me voilà, arrivé en mon dernier lieu de résidence, et si ma sédentarisation ne se vouloit point aller au-delà de cet prison, et que je passais le restant de mes années, mais que dis-je, quelles années, c'est un sot débilisme du genre humain que de penser en année se dit-il tout à coup en se ressaisissant; et si, le temps restant qui m'ait décrété quelqu'il soit, eut été en cette "toute-seuleté"", et il pensa naturellement dans la bonne allée et lignée de sa réflexion, "mais Dieu le sait de toute manière combien il me reste encore à vivre", comme si cet aveu faisoit de de la réflexion à laquelle il s'adonnoit une intélligibité de sa volonté de comprendre, et avoir une réponse quelconque quelqu'elle soit, satisfaisante ou pas. Le principale s'étoit d'arriver à une réponse concrète aux questionnement existentiels et point une simple et pure livraison réflexive, qui n'a souvent rien d'appréciable ou palpable en l'existence d'une réalité plus réelle souvent qu'on pense l'être, bien qu'on eût pu voir, par rapport à "la masse de niaiserie", c'est-à dire celle s'adonnante à de telle pratique de sottise, une certaine louabilité pour ce vers laquelle elle se tends être solitairement, car il faut une force mentale de résistance, envers ceux qui charbonne justement vers et pour une collectivité d'affectation spirituellement et/ou intellectuellement nocive, au moyen de fausses et flasques réflexions et mœurs pour "une société plus saine et dévouée en leur devoirs de citoyenneté"; c'est à juste titre, ce semblant de "pacifisme de flasquerie", qui crée des générations et descendances de bétail pour vous dire ainsi, qui n'ont de but vigoureux que celui de s'emplir les estomacs et s'en considérer rassasier innocemment aux vils acquis envoûtants et asservissants; c'est là, où la décadence religieuse, la petitesse de l'intellectualité, et la grandeur des débilités, commence à voir le jour au sein des vivants insoucieux et "plein de forces"; lorsque l'être perd de sa "milieuté", il devient, avec très peu d'ahurissement le sait-on maintenant, et avec beaucoup de "chagrinités" malgré-nous, une chose faramineusement farfelue; une plaidoirie dithyrambique et gaillarde des indignes semblances affectées; un pathos des invraisemblabilités, une amorphe atonie de son individualité religieuse et spirituelle, et "une éthique" d'une socialisation établie et voulue; nous nous devons alors ainsi, agréer "panégyriquement" en panacée de nos "incompréhensibilités", la déontologie lumineuse de l'être raisonnable aux expressions

des intentions les plus sincèrement dévouées. Pour obvier aux beautés lexicales quelquefois subjuguantes la pècheresse et infaillible âme, je vous invite ô lecteurs, une seconde fois déjà, à porter oreille sur la problématique de la pudeur. L'âme est comme nous l'avions fait remarqué modestement, – que cela soit véniellement ou pas, sans aucune importance – "peccadilleuse" ; ainsi, elle est portée naturellement, ou plutôt par nature de sa faiblesse, "aux facilités élargissantes", c'est-à-dire que l'âme n'aime point ce qui la compresse, la grignote, l'appetit, la rétrécit, l'obstrue dans ce vers quoi elle penche passionnellement et impulsivement ; elle aspire, par sa nature de gaucherie irrationnelle, à l'émancipation; pourtant, diriez-vous peut-être lecteurs involontairement – du fait de vos pensées incontrôlables – par quelque espiègle insurrection, ou est le bémol? N'a-t-elle pas le droit de s'émanciper aux libertés ? Es-tu contre l'émancipation des âmes ? Nous voilà bien là où notre volonté nous porte ! Par quelque volonté de la Volonté ? C'est là une extrêmement significative question à laquelle on cédera par quelque crainte de digression. Ainsi revenant, l'âme à tout le droit qu'elle désire, néanmoins, tout recevabilité de droit est sujet à polémique – avec quelque adoucissement disant peut-être malencontreusement. Mais que votre espièglerie verbale ne vous amène guère – par quelque beauté dupeuse – être sujet de vos propres asservissements passionnels. Qui y a-t-il à réfléchir pour telle affirmation ? Ce fut la raison exacte de ma récrimination en votre encontre ô lecteur, peut-être en quelque insu. Car c'est là une des choses les plus nodaux en la prise de décision des affaires de l'âmes et la motrice régissante de celles à venir. La scène se résume alors ainsi : En la venue et instant de l'option, si l'âme se porte à la vraie vérité – pour sa propre vertu – avec pondération, son issue sera lumineuse en la suite de ses prises ; en revanche, si elle s'adonne – pour cause de ses pensées incontrôlables – à quelque matoiserie, elle se verra qu'enténébrer davantage en la suite de celles-ci. Mais que vous vous en faites guère lecteurs par quelque tracasserie, à penser être voué à perpette à la roue du vice en laquelle vous êtes, ou que vous venez par quelque pondération à reconnaitre, car voilà là le début de tout extirpation : la sincérité ; tout vertu réduit en déliquescence a un début vicieux contournable dignement, et tout dignité est en la vertu ; écartez-vous-en alors des aquoibonismes. Ainsi donc, l'âme n'a jamais le choix qu'entre deux : La lumière ou ténèbres. Si lumière le comble en sa baignade, les ténèbres ne l'atteindrons ; si ténèbres s'agrippent à elle, elles l'enfonceront. Les enfoncements ! Voilà notre guide de retour, par permission de la Volonté. Mais par quelque volonté de la Volonté ? C'est là une extrêmement significative question à laquelle on cédera par quelque crainte de digression. Rappelez-vous lecteurs je vous dit par quelque autre terme là-dessus, que l'âme est en perpétuel élargissement, je m'évertuais lecteurs, d'éluder par-là la négativité dudit activité et rien d'autre au monde que cela – et que bon fasse aux espiègles. Ainsi, l'âme s'adonnant aux siennes passions et pulsions, s'enfonce pour élargir les activités ténébreuses qui ne demandent aucune pondération même facile. Quelle triste et belle nomenclature que celle-là qui est la nôtre ô lecteurs ! Que les mots ne vous enfoncent ô espiègles ! Tout dignité est en la vertu. Que nous veux-tu dire alors par-là diriez-vous peut-être ô lecteurs curieux ? Que les "facilités élargissantes" qui rend "péccadilleuse" l'âme sont à la source de la

problématique de la pudeur. Voilà notre noblement véridique axiome, par la permission de la Volonté. Par quelque volonté de la Volonté ? Nous en avons modestement l'espoir. Que les âmes espiègles voient dès lors si "les postulats, les pudibonderies, ou les pruderies" fassent leurs joies aux dépens ou en quelque tort, ou dommages collatéraux – "mes ancres de plume" qui sont "mes écrits" que je dénomme ainsi ô lecteur, sont une expression d'une âme vivante non figée pompeusement, à vous le dis-je ô correcteur au passage– aux âmes lumineuses. En quintessence, les âmes qui se livrent à ces "activités ténébreuses", ne ressentent plus du fait de leur enfoncements en celles-là, "la gravissimité" de la désinvolture ; partant, se livrant ainsi incessamment l'âme sombre en des activités qui lui sont faciles, qui demande aucun effort religieux ou cognitif, de ce fait, élargissant l'âme ou l'émancipant – peut-être ai-je réjouis quelques-uns – en des activités qui lui plaisent, ou plutôt en celles qui lui dicte ses passions et pulsions ; ainsi, pensant avoir une pensée réelle de sa propre volonté, tandis que soumise à celle édictée et voulue par l'entourage avec iniquité affectée – celle qui consiste à dire savez-vous ô lecteurs, par coercition morale, "vis sans choix inhérent à la lumière du conformisme que nous vivons"; se sachant aucunement, sans once de stupéfaction ou ironie vous le dis-je ô lecteur, odieux; se doit être – avec ignoble affectation de modestie imméritée – ces "activités ténébreuses" qui les stimulent? Et pourtant, pourrions-nous convaincre ou amener à quelque réflexion rationnelle les chrétiens – les éprouvant en la sincérité de leur croyance –, ceux parmy eux ayant en eux cette burlesque "aucunité odieuse", par l'exemple de la sainte-vierge et son fils leur disant : "Voyez-vous, vous les hommes des femmes chrétiennes, en quel degré de pudeur mérite-t-elle la pudique sainte-vierge et son fils, que vos femmes se place devant eux, s'ils furent vivants devant-vous ?" Que votre raison n'en abuse ô chrétiens ! Ou bien leur disant encore : "Voyez-vous, vous les femmes des hommes chrétiens, en quel degré de pudeur mérite-t-elle la pudique sainte-vierge et son fils, que vos hommes se place devant eux, s'ils furent vivants devant-vous ?" Que votre raison n'en abuse ô chrétiennes ! Ou bien, sont-ils d'avis que la pudique sainte-vierge seroit peut-être moins méritante en l'assistance d'une pudeur virile que celle d'une femme ? Quelle tombée d'âmes ! C'est sans l'ombre-étincelle d'un doute, par la ruse de l'âme que sont guidé la plupart, que par sa raison ; la perverse perdition est : le moment de la transformation de la raison en ruse ; ceux-là nous les appelleront dorénavant, "les rusionnels" partisans de "rusionnelisme", que les rationnels partisans de raison. C'est pourquoi ô lecteurs, nous n'avons de trêve de mettre sur table la sincérité à longueur de nos ancres.

Tête VII

Ce fut un vendredi dans la sombre nuit, vers plus ou moins trois heures du matin, que Délanlaye n'avoit de cesse de tourner dans son pageot, car il étoit continuellement sous prise de réflexion religieuse; à celles portant sur l'eschatologie; et il disoit en son âme lucide, – car comment est-ce crée le cerveau une pensée qu'en la venue d'un mot stimulant la suscitant – «voilà des êtres qui n'entendent pas ce qu'il disent» , il faisoit naturellement référence ô lecteurs, aux événements eschatologiques par rapport auxquels les âmes se portent ludiquement, et par rapport auxquels ils sont sournoisement négligents. Comme il vit autrefois en une journée de balade, ce parent à qui la progéniture demanda du fric pour aller s'en acheter quelque chose, et à qui il dit ses paroles: « Tiens, prends, la vie est courte, va-t-en amuse toi », et lesquelles dut faire dire en l'esprit de l'enfant: « j'ai le meilleur papa au monde », en contrepartie du caprice assouvis, et le père qui à son tour, autoritairement doux qu'il est, se les imaginant être dites à haute voix par l'enfant, aux sensations de fierté du père qui sait diriger et être doux en ces moments de faible petitesse de ses enfants, qui à leur tour durent assurément avoir pour lui une pensée de bienveillance dans un futur peut-être déjà de sa mort. Comme s'il vouloit dire, la « courteté » de la vie était permission de l'oubli ; que le père disoit à son môme, l'amusement fait exception de la vérité en le Vrai, Il a aussi ses dignités de l'oubli ; ou bien avec quelque fourberie des extrêmes, si intrinsèque à l'être qui se cherche des excuses, « nous demande-t-Il d'être dur avec nos enfants ? ». Il est des paroles insufflées monstrueusement égarantes et diaboliquement excitantes pour des gens qui réfléchissent ; que l'être ne perde alors de sa modération en quelque endroit modéré qu'il se pense être. Non point qu'il lui dise maintenant « va t'jeter au ravin » pour l'existence du Vrai qui existe, ou joindre les ermites qui ont tout compris – il est bel et bien des bords sataniquement effrayants pour l'âme qui espère rencontrer. Une tempête tourbillonnante d'effroi saisit Délanlaye à la vue de cette scène; comme si l'ibliss à l'oreille le regardant et narguant lui disoit en la scène se déroulant: « Tu ne pourras rien Délanlaye pour cette enfant malheureux », et que lui voulut accourir tout à coup disant: « ne soyez pas diantre monsieur » à la vue de cette enfant qui défendrait quoiqu'il fut, coûte que coûte que son père, qui lui à son tour le regardant grivoisement et disant en son regard satanique : «Arrête de faire genre, on a tous des passions qu'on aime en suivant », comme si désormais il dut se soustraire, ou que la suivie des uns de leurs passions étoit une raison valable, voire même ridiculement nécessaire en l'entraide de celles-là, et que tout acte contraventionnel n'eut pu être considéré que telle simple simagrée. La mélancolie saisit la poitrine sur le champ, et Délanlaye pleura par réminiscence de cette scène d'hier déjà passée, et il se dit alors en son âme nostalgique : « Qu'advint-il à cette enfant ? ». Cette enfant qui aurait toute façon défendu son père qu'il chérit en parent. Ce père qui ne fait qu'assouvir sa passion désirée et pour reste, n'est que due. Ce gentil bon papa, que fait-il de méchant ? Délanlaye repensoit encore et encore à cette scène en tristesse et sentiment d'impuissance devant le décret, et ces paroles de cet homme sage qui disoit: « Seigneur ne laisse sur la terre aucun infidèle, si tu les laisses ils égareront Tes serviteurs et n'engendreront que des pécheurs infidèles ». Et il dit sans dire en son âme : "ô père" les larmes débordantes les yeux. Comme s'il voulut dire me voilà en leur sein impuissant et laisser à mon compte. Au sein de ces festoyeurs des instants, négligeant la

lourdeur de la Vue. Il pensa alors à ces paroles : “Si j’avais de la force pour vous résister ! Ou bien si je trouvais un appui solide !”. Ensuite, engloutis et terrassé par ces émotions, il se leva du lit pour plonger ses deux mains dans le seau d’eau froid plus que tiède pour accomplir ses ablutions, ensuite il se mit à accomplir deux légères cycles de prière; ayant fini il se mit encore «aux abstractions» et pensa en son âme: « Me voici assis sur cette terre en ce bagne obscur, tout seul au silence de la nuit et à l’écoute de Celui qui me voulut être ici, et qui écoute ce que je dis, Celui qui à l’instant de mon regard dirigé vers cette oiseau blanc au ciel grisonnant me voyait, et fit que cette oiseau se trouva en face de moi en cet instant de recherche de sa proie, savant que j’y repenserais après, en cet instant que voici ou je me trouve, voilà mon Seigneur-Créateur ». Et des larmes d’amertume qui brulent les contours de ses yeux le reprirent abondamment, il baissa sa tête humiliée devant Celui-ci qui l’écoutait en ajoutant par renfort : « Oui c’est Toi, et que Toi qui ne peut l’être, je n'ai pas d’autres seigneurs que tel Seigneur ». Et des larmes brulantes coulèrent encore en flot. Comme s’il voulut dire quelque chose, et n’osa le dire alors qu’il savoit qu’Il savoit ce qu’il eut voulu dire s’il l’eut dit ; ou bien, qu’il voulut dire rien ne changera en la réalité de ce qui est telle qu’elle est, qu’on l’eut voulu qu’elle soit autre que ce qu’elle est. C’étoit lecteur, une confession cordiale de Délanlaye au Seigneur de l’univers. Il pensa après, longuement par ébahissement de ses propres pensées, ou bien pour la réalisation réelle des choses existante en l’instant de tout temps, à ces baleines sous océans qui se trouvoient en l’instant de réflexion réellement existantes et voguantes ces froids océans continus à jamais, comme voulant dire : « Ô Vue Tu es capable de me mettre sous cette eau que je dépeins en ma vue et que Tu voies me dépeindre, Tu es certes le Capable ». Ces paroles le firent commencer encore à pleurer sans relâche, rabaissant sa tête vers le sol où il se trouvait, et il dit avec des souffles lourds larmoyant : « Ah ma vue » et souleva sa main droite mettant l’endroit du chair volumineux de son pouce sur ces yeux, en passant de l’œil droit vers la gauche, et réciproquement en l’appuyant quelque peu sur ceux-là, et disant encore et encore : « Ah ma vue ». Se disant en l’instant de ses pleurs que son Seigneur le voyait pleurer, car Il est certes le Voyant. Il se leva pour aller ensuite rafraîchir son visage avec l’eau se trouvant dans le seau , car il commençoit à ressentir les effets des brûlures provoquées par les larmes amères; et il revint à sa place et se rassis à l’endroit où il fut et commença à réfléchir encore sur les réalités entourantes et existantes, et la première des choses qu’il fit se rassoyant fut de bien s’appuyer avec ses mains sur le sol, comme s’il vouloit rassurer sa personne en la réalité du sol qu’il assoyait, bien qu’il savoit que la terre et les cieux étoient réellement créés. Il pensa aux lions qui devoient probablement être en train de chasser leur gibier dans la noirceur de la nuit, courrant après quelques-uns de ces mammifères herbivores comme les gazelles, buffles, antilopes, gnous ou des zèbres ; il pensa aux pingouins sur ces banquises, glacier polaire en Antarctique, dans la mêlée de cet aquilon réfrigérant et soufflant sans arrêt dans ces vastes blancheurs lactescentes. Il se mit debout et accomplit ensuite un cycle de prière de Witr - la prière concluante des prières en nombre impair – pour prononcer en sa fin à trois reprises une formule – élevant à la formulation de la troisième et dernière sa voix – de glorification divine, ainsi que de Sa sanctification, pour reprendre ensuite en ses engloutissements réflexives, pour les mener vers la véridiquement morne et cafardeuse apocalypse qui doit avoir lieu dans un inconnu avenir imminent. Non lecteur, ce n’est point de ses fables de Ragnarök qu’il pensoit; il pensoit à Gog et Magog qui se trouve là à l’instant de sa pensée quelque part derrière un

barricade faisant et essayant que sait-on de faire-essayer; toute la substantifique moelle se trouve avant tout toujours en la réalité du fait, qu'en le déroulement et les façons de celui-ci; ce qui veut dire logiquement l'inéluctabilité de tel et tel fait; c'est peut-être même en cela que se trouve le « mérite méprisable » de certains qui veulent croire en ce qui veulent parmy les juifs-et-baptisés, si seulement c'est avec telle fermeté de croyance qu'en demande le faux fait qu'ils y croient; car en fin de compte, cela prouve qu'ils aspirent, tant bien que mal, a une spiritualité quelconque, à un Être transcendantal, à une fin ultime inévitable, à leur propre mortalité, à une destinée heureuse, tout comme à celle-là malheureuse, à un Paradis et Enfer,… Mais que vaut elle cette croyance qui est la leur, si elle leur sera fatalement improfitable ; c'est comme acheter des tickets pour une tournée d'images cinématographiques en disant : « L'être à le droit aux moments de détentes », s'appropriant des paroles véridiques perversement comme si ce fut le contraire en le regard de l'Oyant ; cela dit, le choix se doit aller et être de pair, bon gré mal gré, avec le Sage-Savant. Voilà bien des choses spécieuses que les appropriations à mauvais escient ! Elles vous donnent de captieuses guidances de complaisances jusqu'au point de non-rebroussement. Puis, il pensa à la seconde venue de Christ, dans l'armée de qui il vouloit tant être à combattre l'Antéchrist et ses suppôts sataniques. Enfin, il dirigea sa pensée vers le retentissement du Cor, et sa sortie de la terre son regard dirigé envers cette masse des êtres créés – à la pensée de laquelle il pleura – et il se dit "voilà que je sais, alors combien sont à ne pas le savoir foulant encore cette terre pacifiquement" ; cette être faible et ignorant qu'il voit à chaque instant se disant : « C'est une grâce et miséricorde immense sur moi de mon Seigneur ». Voulant dire, et si j'étais en leur état d'ignorance qu'aurait je fais de ce corps d'argile ? Qu'aurais-je fait de ma bassesse, de mon orgueil ? – sa pensée le coupa par effondrement de pleurs – et il répéta ces paroles : « Ta grâce et miséricorde sont immenses sur moi ô Miséricordieux ». Et il ajouta timidement en pleurs la tête baissée vers le sol avec de lourds souffles « Envoie… » et il s'interrompit avec recrudescence, « Envoie… » et il s'interrompit encore une fois, « Envoie-la-moi si tu la sais mieux pour moi » et la mort lui vint et on vit son corps éteint. C'est ainsi que vint l'amour de Délanlaye ô lecteur, voilà sa fin.

Je vous présente ci-dessous un poème que j'avois rédigé au cours de mes ancres, par quelque crainte de la Rétractrice, de l'Inspiratrice et de l'Aspiratrice.

Qu'ai-je à gagner en écrivant des vers pour vous ?

Pour vous écrivant des proses qu'ai-je à gagner ?

Un profit et conscience aux insensés et fous ?

Des savoirs tout nouveaux et des mots à manier ?

Je me pose des questions au but des écrits,

Aux enjeux de cette âme qui cherche à transmettre,

En usant de ces forces de jour comme nuit,

Une question direz-vous « d'être ou ne pas être ?»,
Une question toute pure de l'intention,
Quels en sont les buts des paroles et des faits ?
Ce qui pousse à faire, la force de motion ?
Le malicieux satan? Le véridique Vrai ?

Un homme sage dit un jour : "Celui qui jure
Puis se rencontre qu'il y a mieux à faire envers
Dieu qu'il fasse le mieux", ainsi mienne âme est sûr,
De vouloir arrêter les proses et les vers.

Ne dites point d'icelui : « un œuvre incomplet »,
La grandeur de l'art est libre des complétudes,
Elle n'est rien d'autre de l'âme que le reflet,
Certaines âmes sont soucieuses en quiétude,
Il n'y a point pour eux de temps à perdre ou relais,
Dans ce monde d'à-la-va-vite et d'inquiétude,
La mort ne s'annonce point en temps de retrait,
Elle arrive à toi seule annonçant finitude,
Marquant à la vie sa ligne de l'arrêt,
En reconnaissance ou moment d'ingratitude,
Sans prévenir amenant ton dernier souffle et,
L'important est dans l'adoption de l'attitude,
A vivre la vie auprès du Très-Vivant-Vrai.
Celui dont à qui j'exprime ma gratitude,
Cela vous disant, je dis adieu et me tais.

La louange au Seigneur de l'univers et Sa paix et bénédiction sur son dernier messager.

CRÉPUSCULE